

DELLY

# Le roseau brisé



BeQ

**Delly**

**Le roseau brisé**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 275 : version 1.0

Des mêmes auteurs, à la Bibliothèque :

Entre deux âmes

Gilles de Cesbres

Esclave... ou reine ?

L'étincelle

L'exilée

Le rubis de l'émir

La biche au bois

Aélys aux cheveux d'or

L'orgueil dompté

La maison des Rossignols

Le sphinx d'émeraude

Bérengère, fille de roi

Le roi de Kidji

Elfrida Norsten

# **Le roseau brisé**

# **Première partie**

# I

Flavio Salvi et le docteur Parville, son cousin, achevaient de déjeuner dans la salle à manger un peu obscurcie par les stores tendus devant les deux portes-fenêtres. Quelques coulées de lumière se glissaient jusqu'au parquet, jusqu'à la nappe tissée de rouge et de blanc, mais les deux jeunes hommes restaient dans la pénombre que parfumaient des roses pourpres et jaunes disposées dans une jatte de vieux Rouen.

Le valet de chambre passa une coupe de fruits, versa dans les verres de cristal léger un vieux vin couleur d'ambre, puis disparut silencieusement. Flavio, tout en pelant une pêche, continua la conversation commencée.

— ... Ce cousin de mon père, Paolo Salvi, m'écrit ces jours-ci que l'on fait des fouilles aux environs de Parenza, où il habite une vieille maison fort intéressante par les meubles et objets

d'autrefois qu'elle renferme. Lesdites fouilles, paraît-il, mettent au jour une villa romaine dont semble fort enthousiaste mon vieux cousin. Connaissant mes goûts, il m'offre l'hospitalité pour que je puisse en juger par moi-même.

– Et tu acceptes ?

– Peut-être.

La réponse tomba nonchalamment des lèvres longues et fines qui conservaient presque toujours un pli de léger dédain. Les dents petites, éclatantes, bien rangées, mordirent dans la chair juteuse et parfumée piquée au bout de la fourchette. Pendant un instant, Flavio et Parville gardèrent le silence. Sortant d'une pièce voisine, un très bel angora sauta sur une chaise placée près de Flavio et leva sur lui ses yeux d'un vert doré.

– Tu devrais m'accompagner, Emmanuel.

Flavio regardait son cousin, paraissait examiner avec attention ce mince visage au teint clair d'homme du Nord dont n'avait jamais pu avoir raison le grand air du large qui hâle les

figures des marins. Il était même trop clair, ce teint, et joint à la maigreur des traits, de tout le corps, dénotait un état de santé peu satisfaisant.

– ... Te voilà tout à fait convalescent de ce typhus maudit qui a failli t'emporter. Mais il subsiste chez toi une sorte de langueur qu'il importe de combattre. Un voyage et un séjour dans cette belle Ombrie ne pourront qu'aider à la guérison complète.

Emmanuel eut un sourire qui atténua pendant quelques secondes l'expression en effet un peu lasse de sa physionomie, de ses yeux gris au regard pensif.

– Que dirait le cousin Salvi de voir arriver deux hôtes au lieu d'un ? Je ne suis pas son parent et il jugerait sans doute que nous en usons avec beaucoup de désinvolture.

– Erreur ! Il n'y a pas d'homme plus hospitalier. Au reste, si le voyage te tente, je télégraphie aujourd'hui pour lui demander l'autorisation de t'amener, et je ne doute pas de recevoir une chaleureuse réponse, dans ce genre : « Enchanté. Recevrai cousin le mieux possible. »

L'hospitalité même, te dis-je, cet excellent Paolo Salvi.

Flavio avait une voix un peu chantante au timbre singulièrement doux. Il continuait, tout en parlant, de peler la seconde moitié de sa pêche. Au bord des paupières, d'épais cils, bruns, cachaient à demi les yeux doux comme la voix, étranges, inattendus dans ce maigre visage brun, taillé en traits aigus. Entre les lèvres indolentes luisaient les petites dents au reflet d'ivoire brillant.

– Vraiment, Flavio, si tu crois...

– Je crois, je suis sûr ! Quant à moi, le plaisir du voyage sera doublé, car tu es le compagnon idéal, silencieux quand il le faut, partageant mes goûts...

– Pas tous.

Cette fois, ce fut Flavio qui sourit. Dans l'ombre des cils un peu levés, les yeux eurent un éclair de gaieté légèrement railleuse.

– Oui, nous savons que tu es un sage. Cependant, sur bien des points, nous nous

entendons, et notre vieille affection n'a pas fléchi, quoique tu m'aies parfois quelque peu malmené.

– Pas assez encore pour ce que tu méritais, mon cher ! Mais je veux croire que tu es un peu meilleur, au fond, que ne laissent supposer certaines circonstances de ta vie.

Flavio eut un rire bref. Ayant reposé la fourchette sur l'assiette, il étendit sa main longue, nerveuse, très soignée, pour caresser l'épaisse fourrure de l'angora dont les yeux dorés ne s'étaient pas un instant détournés de lui.

– Il faut me prendre tel que je suis, mon ami. À défaut d'autres qualités, j'ai celle d'être sincère et je n'ai jamais essayé de passer pour ce que je n'étais pas. Il s'est trouvé des gens pour me reprocher ce manque d'hypocrisie. Mais je ne crois pas que tu sois de ce nombre ?

– Certes non ! Mais il est un cas où tu aurais pu ménager...

Flavio l'interrompt :

– Là aussi « on » savait quel était mon

caractère et que jamais je ne plierais à la fidélité dans l'amour. Ainsi donc, on n'avait aucun reproche à me faire – et je dois ajouter loyalement qu'on ne m'en a point fait.

Un battant de porte fut entrouvert à cet instant pour laisser passer un petit vieillard dont les longs cheveux blancs encadraient le visage poupin, coloré, orné d'une courte moustache argentée. Ce personnage, vêtu d'une jaquette noire et d'un pantalon grisaille, l'un et l'autre assez râpés, tenait à la main un vieux sac de moleskine.

– Tiens, monsieur Barbeau !

Flavio se levait et allait vers l'arrivant, la main tendue.

– ... Par cette chaleur ! Vous avez du courage, vieil ami !

– La chaleur ne m'incommode pas, tu le sais, et j'ai des choses intéressantes à te montrer...  
Bonjour, Emmanuel. Ça va ?

– Un peu mieux, tout au moins.

– Je complotais précisément de lui faire

achever sa convalescence en Italie, ajouta Flavio.

– En Italie ?

– Oui, je compte faire un petit séjour chez le cousin Salvi. Mais allons prendre le café au jardin, je vous raconterai cela tout à l'heure. Débarrassez-vous donc de ce sac. Quelle bonne découverte avez-vous faite encore, infatigable fureteur que vous êtes ?

– Une belle pièce !... et en plus, un peu par-dessus le marché, une assez jolie chose. J'emporte mon sac et je vous montre cela dans un instant.

Flavio sourit, donna un ordre au domestique et sortit avec ses hôtes par une des portes-fenêtres. Ils se trouvèrent pendant un moment dans l'ardente lumière d'été, puis entrèrent dans l'ombre d'une allée qui s'allongeait jusqu'à la terrasse couverte d'un berceau de chèvrefeuille. Emmanuel s'accouda un instant à la balustrade pour jeter un coup d'œil sur la Seine, lente et comme accablée de chaleur, sur les coteaux garnis de villas, de jardins et de quelques bois, restes des nobles futaies d'autrefois. Flavio

s'assit près de la table rustique et le vieillard posa sur une chaise le sac qu'il considérait avec complaisance.

– Une très belle pièce, mon enfant ! Du byzance authentique !

Du sac ouvert, M. Barbeau extrayait dévotement une petite icône qu'il présenta à Flavio.

Le jeune homme la prit et la considéra longuement. Une brise chaude agitait le feuillage du chèvrefeuille et de mourants points de lumière donnaient de fugitifs éclats à l'or terni sur lequel se détachait, en nuances pâlies, un jeune saint à l'ample et raide vêtement, au long visage menu, inexpressif tout d'abord, tant qu'une longue contemplation n'avait pas fait saisir la douceur mystique et grave du regard.

Emmanuel, maintenant penché sur l'épaule de son cousin, considérait lui aussi l'icône. M. Barbeau, pendant ce temps, prenait dans son sac un autre objet qu'il posa sur la table – une aquarelle représentant une tête de femme.

– Oui, c’est une pièce intéressante, dit Flavio après un court examen. Elle provient sans doute d’un couvent russe ?

– Samuel Brouczy, dit « couvent grec ».

Mais je croirais assez, en effet, que la provenance est moscovite.

– Oh ! si vous avez trouvé l’objet chez ce Juif autrichien, il y a tout lieu de penser que mon hypothèse est juste. Par je ne sais quelles revies mystérieuses, des dépouilles de monastères ou de palais russes viennent échouer dans sa noire boutique, depuis quelque temps. On me l’avait dit et en voici une preuve.

– Heu... peut-être. Il en demande sept mille francs.

– Je ne le lui achèterais pas pour cent francs du moment où je soupçonne que l’objet a été volé. Rapportez-le-lui, cher ami, en lui donnant mes raisons.

– Oui, je comprends... je comprends, marmotta M. Barbeau.

Mais sa physionomie laissait voir un vif regret

tandis qu'il reprenait l'icône des mains de Flavio.

– Et ceci, qu'est-ce ?

Flavio étendait la main vers l'aquarelle. À peine y eut-il jeté les yeux qu'il laissa échapper une exclamation de surprise.

– Elle !... Elle, en vérité !

De nouveau penché derrière lui, Emmanuel considérait avec intérêt la fine tête de femme coiffée de cheveux sombres qui encadraient de leurs bandeaux ondulés un menu visage ambré. Des paupières aux cils plus clairs s'abaissaient légèrement, laissant entrevoir les yeux caressants, rêveurs, souriants. Elles souriaient aussi, à peine, ces lèvres roses, un peu longues, avec un léger pli de mélancolie et un troublant attrait de mystère.

– Qui est-ce ? demanda Emmanuel.

– Elle ressemble de façon incroyable à une jeune femme que j'ai connue, il y a huit ou neuf ans.

En répondant, Flavio regardait toujours l'aquarelle. Il continua, comme parlant à lui-même :

– Elle se disait la femme d'un magnat hongrois avec qui elle vivait quand je lui fus présenté, dans le salon d'une personnalité cosmopolite. Elle était italienne, mais je n'ai jamais connu d'elle que son prénom : Grazia. Tout ce qui peut exister de séduction naturelle, chez une femme, celle-là le possédait. Il est des beautés plus parfaites ; un charme incomparable au sien, je ne l'ai pas encore découvert.

M. Barbeau demanda :

– Tu as été amoureux d'elle ?

– J'ai du moins été fort près de le devenir. Mais elle ne m'encourageait pas. Sans doute me trouvait-elle trop jeune. Puis je n'avais pas encore acquis d'expérience...

Un sourire nuancé d'ironie détendit un instant la bouche de Flavio.

– En outre, elle semblait avoir donné son cœur à un jeune peintre, Luc Mariel... Peut-être cette aquarelle est-elle de lui. Samuel ne vous a pas renseigné sur sa provenance ?

– Si fait. Il a prononcé ce nom, je m'en

souviens... Luc Mariel, un artiste tué en septembre 1914 et dont on a vendu les œuvres il y a quelques années. Du reste, il y a la signature... tiens, ici.

– Pauvre garçon ! murmura Flavio.

Sa physionomie devenait pensive. Il continuait de regarder la tête de femme et songeait tout haut :

– Oui, c'est bien elle. Ce sont ses yeux dont je n'ai jamais pu bien saisir la nuance, aussi changeante que les multiples impressions de cette nature ardente, mobile, qui passait de l'insouciance gaieté, de l'agitation presque désordonnée à une langueur triste, à une mélancolie rêveuse, sombre même parfois. Quant à son sourire... Tu le vois ici, Emmanuel ? En as-tu déjà vu un semblable ?

– Oui, une fois, sur les lèvres d'une idole de pierre, dans un petit temple perdu au fond d'une forêt cambodgienne et contemporain des invasions venues de l'Inde. Cette idole représentait une des nombreuses divinités de la théologie brahmanique. Elle avait ce même demi-

sourire étrange... et dangereux quand on le trouve sur des lèvres humaines.

– Dangereux... oui. Grazia rendait fous ceux qu'elle voulait. Mariel était bien touché !... Puis survint la déclaration de guerre. Le Hongrois s'était esquivé à temps et elle l'avait suivi. Depuis, qu'est-elle devenue ? Je l'ignore complètement.

– Au fond, une peu intéressante personne, conclut Emmanuel avec une intonation de dédain.

Flavio posa l'aquarelle sur la table, près de lui, et se pencha pour choisir un cigare dans une boîte que venait d'apporter le domestique, en même temps que le café.

– Je ne crois pas que ce fût une nature basse, ni qu'elle se complût dans le mal. À bien y réfléchir, ces changements d'humeur dont je parlais tout à l'heure pouvaient être les sursauts d'une âme que tourmente un secret malaise – désillusions ? remords ? À l'époque où je fréquentais sa demeure, j'étais trop jeune pour y voir autre chose que les manifestations d'une capricieuse humeur féminine. Aujourd'hui, en me

rappelant certaines réflexions, certains jeux de physionomie, je crois que cette jeune femme souffrait moralement.

Parville venait d'allumer une cigarette. Il tendit son briquet à Flavio, tout en disant d'un ton mi-sérieux, mi-railleur :

– Qui sait ! peut-être cette enchanteresse aurait-elle eu raison de ton inconstance, si elle avait répondu à tes sentiments naissants.

– Qui sait, en effet !

Distraitement Flavio allumait son cigare.

M. Barleau demanda :

– Gardes-tu ce portrait ?

– Mais oui. C'est un petit chef-d'œuvre qu'a fait là ce pauvre Mariel, inspiré par l'amour. Quelles sont les prétentions de Samuel à son sujet ?

– Huit cents francs.

– Je lui en donne cinq cents, et il sera enchanté, tout en protestant qu'il se ruine pour nous satisfaire.

Emmanuel, demeuré debout, se pencha pour regarder encore le portrait que son cousin venait de reprendre entre ses mains.

– Vraiment, quoi que tu en penses, je trouve quelque chose d'inquiétant, de... oui, de redoutable dans ce sourire.

Flavio eut, vers lui, un coup d'œil ironique.

– Je crois, cher ami, que tu aurais fui cette jolie Grazia comme la personnification même du mal. Perverse, elle l'était, comme bien d'autres, moins que beaucoup d'autres peut-être. Au fond, je l'ai peu connue. Sa mobilité de caractère la rendait assez difficile à pénétrer, pour qui ne vivait pas dans son intimité. Et encore, il est possible que celui-là ne fût pas mieux renseigné que moi.

En levant les épaules, il ajouta avec un rire bas, quelque peu sardonique :

– Après tout, c'est peut-être cette pénombre de mystère qui m'attirait vers Grazia. Curieux de sensations nouvelles comme je le suis, elle était faite pour m'intéresser.

M. Barbeau rit à son tour, en s'interrompant de savourer son café, pour le considérer avec amusement.

– Oh ! dilettante !

Mais Parville resta sérieux et son regard attristé, un peu sévère, s'attacha un moment au maigre visage brun auquel ce rire moqueur donnait une apparence presque faunesque.

« Combien en a-t-il fait souffrir, lui aussi ? » songea-t-il avec un subit sentiment de révolte.

## II

Dans la matinée du lendemain, Parville se rendit à Paris pour faire régulariser au ministère de la Marine une pièce relative à son congé de convalescence. En quittant la rue Royale, il s'engagea dans la rue de Rivoli, d'un pas flâneur. Il comptait aller demander à déjeuner au vieil amiral De-jeunes, qui avait été l'ami de son grand-père. Après quoi il ferait quelques courses, une visite à la mère de son ami l'enseigne Martineau. Puis il regagnerait Meudon et la villa cachée dans la verdure où habitait Flavio Salvi, depuis qu'il vivait séparé de sa femme.

Comme il venait de s'arrêter à une devanture de maroquinerie, une main se posa sur son bras et une voix basse prononça :

– Bonjour, Emmanuel.

Il se détourna et eut un mouvement de surprise en reconnaissant la jeune femme qui l'accostait

ainsi.

– Vous, Claire ! Je suis heureux de vous rencontrer !

Cordialement, il serrait la main gantée de soie grise. De beaux yeux aux tons de feuille-morte le considéraient avec sympathie.

– Vous êtes en congé, cher cousin ?

– Congé de convalescence. Une attaque de typhus, là-bas, en Chine.

– Oh ! pauvre ami ! Votre mine n'est pas encore très brillante. Vous êtes à Paris pour quelque temps ?

– Oui... mais j'habite à Meudon.

Le mince visage au teint velouté frémit légèrement, les yeux s'assombrirent pendant quelques secondes et Emmanuel perçut une fêlure dans la voix qui répliquait :

– Ah ! oui, naturellement, Flavio vous donne l'hospitalité. Il vous a en affection – autant du moins qu'il lui est possible d'avoir de l'affection pour quelqu'un.

La note d'ouverture, d'ironie douloureuse ne pouvait non plus échapper à Parville. La compassion, la tristesse lui serraient le cœur devant cette femme charmante et bonne, si finement intelligente, et qui pourtant était tombée dans le piège tendu par l'esprit ondoyant, l'âme capricieuse de Flavio Salvi.

Mais déjà Claire se ressaisissait. Elle sourit et l'ombre pénible s'éloigna de son regard.

– Combien de congé ?

– Six mois. Je compte en passer une partie chez ma sœur, en Auvergne.

– Je pense que vous aviez mis dans votre programme une visite chez moi ?

– Non, car je vous croyais à la campagne.

– Nous n'y allons plus guère depuis la mort de ma mère. Ma sœur aime mieux la mer et nous revenons précisément de Pornic à cause d'un règlement d'affaires concernant notre immeuble du boulevard Saint-Germain. La semaine prochaine, je vais passer une quinzaine chez une parente en Normandie... Êtes-vous invité à

déjeuner, aujourd'hui ?

– Non pas. Je vais chez l'amiral De-jeunes qui m'a dit une fois pour toutes : « Quand tu voudras, viens sans façon nous demander le vivre et le couvert. »

– Vous irez un autre jour. Ce matin, c'est chez moi que vous déjeunerez, puisque j'ai eu la bonne chance de vous rencontrer.

L'invitation était faite avec une cordiale simplicité, et Emmanuel accepta sur le même ton.

Ils se séparèrent, Claire entrant dans un magasin proche de là. Parville continua sa route. Cette rencontre reportait sa pensée vers le drame intérieur qu'il avait soupçonné, derrière la banale raison donnée par les deux époux, quand ils avaient annoncé à leurs proches et à leurs amis cette séparation à l'amiable qui semblait laisser la porte ouverte pour une éventuelle réconciliation. « Nos caractères, nos goûts ne s'accordent en aucune façon, et pour ne pas arriver à nous détester, nous aimons mieux vivre chacun de notre côté, à notre guise. » Personne, à vrai dire, n'était guère dupe du motif ainsi donné –

Emmanuel moins que tout autre. Il connaissait trop bien son cousin pour n'avoir pas prévu que ce mariage finirait par quelque désastre. Mariage d'amour, cependant, de part et d'autre. Ils s'étaient connus deux ans après la guerre, dans un hôtel de Biarritz. Claire avait plu aussitôt à Flavio et il lui avait fait la cour sous l'œil indulgent de M<sup>me</sup> Dumayet, à laquelle il convenait fort d'avoir pour gendre ce jeune homme riche et de bonne famille. Lui, tout d'abord, n'avait aucune idée de mariage. Mais son expérience des femmes était déjà suffisante pour lui faire comprendre que cette jeune fille, si éprise qu'elle fût, était d'âme assez forte pour ne pas lui appartenir autrement. Et après tout, qu'importaient les promesses conjugales ? Plumes qu'emporte le vent de la fantaisie, pour un Flavio Salvi. Il aimait à ce moment-là cette jolie Claire, fine, élégante, dont il avait su prendre le cœur ardent, le cœur confiant. Il devait l'aimer quelques mois encore, puis d'autres passions avaient fait rentrer celle-là dans le néant. Telle était la nature de cet homme : inconstance, désir de sensations nouvelles, incroyable capacité d'oubli, d'égoïsme, de

cruauté morale – en amour du moins. Car il avait été bon fils et, à sa manière indolente et sans élan, il était un ami sûr. Mais pour ce subtil séducteur qui rencontrait peu de résistance, l'amour représentait une suite de fantaisies, des coups de passion, et Claire non plus que d'autres ne pouvait obtenir d'attachement durable.

Un an de vie commune, puis la séparation. Pendant ses séjours à Paris, Claire continuait d'habiter l'appartement de l'avenue du Trocadéro où Emmanuel était venu dîner quelque temps après leur mariage. Comme elle semblait heureuse, alors ! Pleinement, simplement heureuse. Une âme jeune, fraîche, facilement vibrante. Peut-être une âme passionnée.

Parville avait pensé alors : « Pauvre petite ! »

Ces souvenirs lui revenaient, vivaces, tandis qu'il était assis dans la longue salle à manger garnie de vieux bahuts hollandais, et plus tard dans le salon où les volets mi-clos entretenaient une relative fraîcheur. Ils étaient seuls tous deux, Jeanne Dumayet, la sœur de Claire, passant la journée à Saint-Germain, chez une amie. Claire

avait posé les cigarettes près de son hôte, après en avoir pris une elle-même. Habitude donnée par Flavio. Emmanuel se souvenait qu'elle lui avait dit en riant, quelque temps après son mariage : « Je me moquais des femmes qui fument et voilà que je les imite. Personne autre que Flavio n'aurait pu obtenir cela de moi. »

Sur une question de Parville, elle racontait que sa vie ne manquait pas d'occupations, car elle aidait sa sœur dans les œuvres dont celle-ci s'occupait activement. Ainsi pouvait-elle se rendre un peu utile, ne pas perdre les jours que Dieu lui donnait à vivre.

Tout en buvant son café, en tirant quelques bouffées de sa cigarette, Parville la considérait discrètement. Il avait déjà remarqué la meurtrissure légère des yeux, l'amaigrissement du visage. La vivacité d'autrefois n'existait plus dans son regard. Pendant le repas, à plusieurs reprises, elle avait eu de légers accès d'une gaieté qu'Emmanuel sentait forcée. Mais maintenant elle n'essayait plus de masquer sa souffrance. Emmanuel la voyait transparaître sur ce visage,

dans ces yeux qui tout à coup semblaient revoir le fantôme du fugitif amour.

– Claire, il n'était pas digne de vous !

Elle eut un vague sourire, plus déchirant que les larmes, allié à cette détresse du regard.

– Est-ce que l'amour raisonne ? Et je l'ai tant aimé !... trop aimé, car nous n'avons pas le droit de tant donner à un être de chair au détriment de Celui qui est le Maître de notre vie. Hélas ! hélas ! Qu'en ai-je retiré, sinon une amertume que je ne puis vaincre, qui me submerge à certains instants !

– Il faut l'oublier, Claire, le rejeter de votre pensée.

– C'est bien en effet tout ce qu'il mérite.

Quittant sa pose abandonnée dans la bergère profonde, elle jeta brusquement la cigarette dans un cendrier. Sur ses genoux, elle croisa ses mains crispées. Sa voix tremblait en disant :

– J'aurais dû le croire, quand il me prévenait de ce qu'il était. Mais le cœur humain est présomptueux et le mien, qui lui appartenait déjà

à ce moment-là, se croyait sûr de conserver cet amour qu'il m'offrait seulement comme un don fragile, sans répondre du lendemain. Puis j'étais lâche... il m'était trop cher pour que j'eusse le courage de renoncer à lui.

La voix fléchit un instant. Pendant quelques secondes, les yeux douloureux disparurent sous les paupières abaissées. Mais presque aussitôt celles-ci se relevèrent, tandis que Claire reprenait avec un accent un peu âpre :

– Emmanuel, votre cousin a déjà dû faire bien du mal dans sa vie ?

– Je le crains, en effet.

– Oui, il a des dons redoutables dont il sait trop bien se servir. Son apparente franchise elle-même est l'un des plus dangereux. C'est elle qui m'a définitivement ancrée dans ma résolution de l'épouser, coûte que coûte. Il y a une telle tentation dans l'espoir de vaincre l'homme qui vous dit : « Je suis changeant, instable, sans sécurité. Je suis incapable d'aimer comme vous souhaitez l'être ! »

Emmanuel voyait se dévoiler le caractère de Claire. Âme secrètement orgueilleuse et cœur passionné, s'unissant pour conduire à ce mariage désastreux la jeune fille avertie cependant mais, comme elle le disait elle-même, présomptueuse, en outre aveuglée par l'amour.

Imprudente, certes. Mais combien coupable néanmoins l'homme qui s'était fait aimer de cet être pur en sachant qu'il lui meurtrirait le cœur par son abandon à courte échéance !

Claire continuait, la voix plus basse :

– Je paye durement cette expérience. D'autres, à ma place, auraient peut-être pris leur parti de cette situation, d'autant plus que Flavio était galant homme et, me délaissant, ne manquait cependant pas d'attentions à mon égard. Mais moi, je ne pouvais supporter cela.

Sous le crêpe de Chine couleur de turquoise pâle, les épaules eurent un long frisson.

– ... Pour continuer à vivre près de lui, il aurait fallu qu'il me fût devenu indifférent. Puis je voulais chercher l'oubli, loin de cet être devenu

mon tourment. Oh ! Emmanuel, je ne voulais plus l'aimer, surtout !

L'angoisse enrouait sa voix. Elle répéta, en serrant nerveusement ses doigts entrelacés :

– Plus l'aimer... plus l'aimer.

D'un mouvement vif, elle se mit debout. Allant vers une fenêtre, elle ouvrit un peu plus le volet et son mince visage pâli, ses cheveux châtain aux frisures légères furent enveloppés de brûlante lumière.

– Quelle chaleur, pour un début de septembre ! Jeanne va être terriblement fatiguée ce soir.

La voix restait un peu rauque, mais en revenant s'asseoir près de Parville, la jeune femme semblait avoir repris tout le contrôle d'elle-même.

– Ma rencontre vous a plus vivement rappelé tout ce triste passé, ma pauvre Claire, dit Parville avec émotion.

– Il est malheureusement toujours présent à ma pensée. Mais je n'en parle pas, même à ma sœur qui souffre tant de ma souffrance. Parfois,

pendant, il est bon de se confier à une âme qui comprend, qui sait garder la confiance échappée à notre détresse. Flavio m'a dit de vous, Emmanuel : « Il n'existe pas d'être en qui l'on puisse mieux se fier. »

Avec une sorte de rire douloureux, elle ajouta :

– Il savait reconnaître chez autrui ce dont il était dépourvu. Mais lui mettait une sorte de cynisme à afficher son inconstance, son terrible égoïsme.

– Hélas ! oui. Peut-être, cependant, vous reviendra-t-il plus tard, quand il aura compris...

Elle l'interrompit, presque durement.

– Compris quoi ? Qu'est-ce que vous voulez qu'il comprenne, cet homme qui n'a pas une fibre sensible dans le cœur ? Oui, il me reviendra peut-être plus tard... mais quand il aura besoin d'une garde-malade !

Les mots sifflèrent entre les lèvres tordues par un rire amer. Emmanuel rencontra des yeux où brillait la colère et la souffrance.

– Je ne lui refuserai pas ce service, que je

rendrais à un étranger. Lui reste mon mari, d'après mes principes qui m'ont empêchée de demander le divorce. Je le soignerai donc de mon mieux...

Elle ferma les yeux à demi et acheva dans un murmure :

– Alors, ce ne sera plus l'amour, mais le devoir.

### III

Vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, les Salvi s'étaient acquis en Italie une certaine renommée comme céramistes. Petits artisans d'abord, ils s'élevaient ensuite dans l'échelle sociale et quelques-uns d'entre eux, aux générations suivantes, contractaient mariage avec des familles de bonne noblesse ou de la plus ancienne bourgeoisie toscane.

Dans la petite ville de Parenza, la maison des ancêtres subsistait toujours, un peu en retrait sur une cour étroite qui séparait de la rue un mur bas. La façade creuse, zébrée de crevasses, disparaissait en partie sous les vigoureux sarments d'une vigne – contemporaine, assurait la tradition, de Bartholomeo Salvi qui avait travaillé pour Laurent de Médicis dont la protection avait commencé la fortune de la famille. Une baie en plein cintre s'ouvrait au rez-

de-chaussée. Là se trouvait autrefois l'atelier du maître potier, de plain-pied avec la cour. Aujourd'hui, des vitraux défendaient contre les regards curieux la salle transformée en une sorte de musée, que l'on traversait pour gagner les autres pièces du logis.

Cette demeure était la propriété de Paolo Salvi, cousin germain du père de Flavio, qui l'entretenait avec des soins pieux et, dès qu'il connaissait la présence d'étrangers dans la ville, s'empressait de les inviter à venir admirer les œuvres de ses ancêtres demeurées dans la famille.

Ce petit vieillard maigre et alerte, dont les plats cheveux noirs à peine grisonnants encadraient un visage osseux, jaunâtre, éclairé de vifs yeux bruns, entourait d'un culte la mémoire de ces Salvi d'autrefois. Non pas seulement celle des protégés des Médicis qui, travaillant pour la cour, s'étaient établis à Florence, mais peut-être plus encore celle des modestes devanciers, probes artisans dont le souvenir demeurait vivant en ce vieux logis précieusement conservé par leurs descendants qui, par grand hasard, ne

rougissaient pas de leurs humbles origines.

Flavio disait vrai en assurant à Emmanuel que Paolo serait dans le ravissement de l'avoir pour hôte. L'accueil fut d'une cordialité exubérante et visiblement sincère. Le signor Salvi proclama que son jeune parent était « un ange » de lui avoir amené ce charmant garçon qui allait certainement s'intéresser aux « vieilleries » dont était remplie la maison.

– Je devine cela tout de suite à votre air, cher docteur, ajouta-t-il en serrant pour la troisième fois les mains de Parville.

– Par hasard, vous tombez juste, dit en riant Flavio.

Habitué aux exagérations verbales de Paolo, il n'avait pas sourcillé devant le qualificatif d'« ange » appliqué à sa personne, qui amenait un discret sourire sur les lèvres de Parville.

L'enthousiaste vieillard emmena ses hôtes vers un escalier de pierre tournant autour d'un pilier, qui occupait l'un des angles de la salle. Tout en montant, il s'excusa d'avoir dû les loger

dans la même chambre. La maison était petite et une pièce se trouvait prise tout entière par les livres.

– Des vieux livres surtout, signor Parville, et qui traitent de tous les arts.

– C'est l'hôpital des bouquins à moitié rongés par les rats que mon cousin a ramassés dans les anciens logis d'alentour, ajouta Flavio avec une pointe de raillerie. Mais on découvre là-dedans des trésors, parfois.

– Certes, puisque c'est précisément dans l'un d'eux que j'ai trouvé l'indication de cette villa romaine dont l'exhumation est commencée, près d'ici.

Le petit vieillard se tournait triomphalement vers Flavio en jetant ces mots d'une voix éclatante :

– Un manuscrit du X<sup>e</sup> siècle, bien conservé, celui-là. D'après une tradition, sans doute, on racontait que le monastère de San Martino s'élevait sur l'emplacement d'une villa bâtie sous le règne de Tibère et plus tard enfouie dans le sol

sargileux. Or, San Martino...

– Mon bon cousin, cet escalier d'autrefois est bien inconfortable pour entendre une conférence archéologique !

Le signor Salvi ne s'offensa pas de la remarque. Il répliqua en riant :

– Ah ! jeunes gens, c'est que vous n'avez pas encore le feu sacré ! Moi, je me moque du confort dès qu'on me parle de ces sujets qui m'intéressent passionnément !

Il continua de gravir les degrés. L'escalier aboutissait à un couloir dallé de pierre sur lequel ouvraient trois portes. Paolo introduisit ses hôtes dans une grande chambre dont le pavement rouge et blanc était en partie recouvert par un ancien tapis de Turquie. Quelques peintures aux nuances éteintes, torsades, étoiles, entrelacs décoraient le bleu pâli des poutrelles du plafond. Aux murs pendaient de vieilles tapisseries raccommodées avec art. Deux lits à colonnes, d'une incontestable authenticité, garnis de leurs courtines de lourd damas vert fané, s'alignaient côte à côte sur une estrade. Une massive armoire

décorée de sculptures et de curieuses ferrures, une table, des coffres et des sièges provenant eux aussi d'un séculaire passé complétaient l'ameublement de cette pièce, assez parcimonieusement éclairée par deux fenêtres étroites et basses qu'achevait de quitter le soleil couchant.

– Tu vois, Emmanuel, tout cela ne manque pas de cachet, dit Flavio avec un geste circulaire. Malheureusement, les ancêtres craignaient trop l'air et le jour. À votre place, cousin, j'aurais fait élargir ces fenêtres trop étroites.

Le signor Salvi eut un cri d'horreur.

– Malheureux ! Une fenêtre moderne ici ! Abominable machinisme ! Oh ! je suis bien persuadé, au fond, que tu as trop la compréhension de ces choses-là pour jamais commettre ce crime, car sans cela... sans cela, Flavio Salvi, je ne te léguerais pas la vieille maison.

Il y avait un reflet d'inquiétude dans le regard que le vieillard attachait sur son jeune parent. Celui-ci lui frappa sur l'épaule, en ripostant avec

un visible amusement :

– Non, non, ne me déshéritez pas, cousin Paolo ! Je ne toucherai ni à la fenêtre, ni à rien, et je ferai de toute la maison un musée à la gloire des vieux Salvi.

Apaisé, Paolo sourit avec indulgence.

– Ce Flavio ! Il arrive à faire prendre ses plaisanteries au sérieux, le mauvais garçon... Allons, chers jeunes gens, je vous laisse. On va monter vos bagages. Demandez bien tout ce qu'il vous faut, surtout !

– Ne craignez rien, mon bon cousin... Mais, racontez-moi donc cette histoire de villa romaine...

Enlevant son chapeau, Flavio le jetait sur un siège, puis passait la main sur ses cheveux aux reflets satinés.

– ... Où donc avez-vous trouvé ça ?

– Près de la villa Pavelli, mon petit, sur le domaine de don Mario.

– Et le comte Pavelli a autorisé ces fouilles ?

– Mais oui, sur mes instances et celles de son oncle. Lui s'intéresse peu à l'archéologie ; les sciences naturelles seules ont le don de lui plaire. Mais don Andréa est un fervent, comme moi, et la jeune comtesse presque autant que nous.

– Ah ! il y a une jeune comtesse ? Don Mario aurait-il perdu sa femme – une peu édifiante personne, je crois – et s'est-il remarié ?

– Je ne suppose pas que cette misérable soit morte. Nul n'en souffle mot depuis longtemps. La jeune comtesse en question est la fille de don Mario, donna Giovanna. Elle a été élevée par une tante religieuse et le comte Pavelli ne l'a près de lui que depuis un an. C'est une jeune fille très intelligente, qui paraît aimer l'art sous toutes ses formes.

– Est-elle jolie ?

Flavio se rapprochait d'une fenêtre et penchait au-dehors son visage qui fut enveloppé des clartés roses du couchant.

– Jolie ? Mais oui... très jolie même, je crois.

– Vous ne l'avez donc pas vue ?

Flavio se détournait en regardant le vieillard d'un air amusé.

– Si fait, plus d'une fois. Mais tu sais que j'apporte peu d'attention à la beauté des femmes.

– Oui, vous vous intéressez uniquement à celle des dames du passé, depuis longtemps tombées en poussière. Je vous ai entendu disserter un jour sur un portrait féminin attribué au Titien, et vous y mettiez une telle ardeur, vous témoigniez d'une si grande admiration pour ce visage d'ailleurs fort intéressant qu'on n'aurait pu en demander davantage à un amoureux.

Le petit vieillard riposta :

– Du moins, cet amour-là n'est pas dangereux et ne porte ombrage à personne. Mon admiration d'artiste ne m'empêche pas d'ailleurs de juger nombre de ces belles dames pour ce qu'elles valent – bien peu de chose parfois... Sur ce, à tout à l'heure, messieurs ! Le dîner dans une demi-heure. Nous nous entretiendrons alors plus à notre aise de ces ruines romaines qui vous intéresseront, je n'en doute pas.

Il sortit de la chambre. Flavio se pencha de nouveau à la fenêtre en disant :

– Viens voir, Emmanuel.

La lumière chaude encore s'attardait sur un vaste clos planté de figuiers, d'oliviers séculaires, de vignes s'enlaçant autour de vieux portiques. La ligne harmonieuse des collines couvertes de chênes verts s'embrasait sous les reflets orangés d'un horizon de flamme. À mi-hauteur, on distinguait une longue maison à portiques et à terrasses entourée de cyprès et de pins.

Flavio étendit la main dans cette direction.

– La villa Pavelli, propriété de don Mario dont nous parlait tout à l'heure mon cousin.

– Tu le connais ?

– Non, car il n'habitait pas ici quand je suis venu à Parenza, il y a trois ans. D'ailleurs le cousin, à cette époque, ne l'avait pas vu depuis longtemps. La conduite de sa femme l'ayant obligé à la séparation, il voyageait, je crois. Mais je ne me souvenais pas d'avoir entendu parler d'une petite fille.

– La pauvre enfant a dû probablement, comme tant d'autres, subir les conséquences d'une triste union en vivant hors du foyer paternel, sans connaître l'affection d'une mère.

– Elle n'en a peut-être pas souffert, dit légèrement Flavio. « Les femmes n'ont pas toutes le cœur sensible... Mais je voudrais savoir si cette jeune comtesse est vraiment jolie. »

– Tu ferais beaucoup mieux d'imiter quelque peu l'indifférence du signor Salvi à ce sujet.

Flavio tourna la tête pour jeter à son cousin un coup d'œil sarcastique.

– Parle pour toi, homme sérieux, cœur de glace. Moi, je me sens absolument incapable de ne pas m'intéresser à une jolie femme dont le genre de beauté me plaît, ou même à ces demi-laides qui ont parfois tant de charme et peuvent captiver par les agréments de leur intelligence.

Un dernier reflet de lumière éclairait le beau visage, les yeux levés sur Emmanuel dont la taille dépassait sensiblement celle de son cousin. Ces yeux étranges, qui pouvaient exprimer la plus

ironique indifférence, ou bien une langueur pleine de rêve, une terrible douceur caressante. En eux était le piège plein d'attraits où se prenaient les femmes que Flavio décidait de conquérir. Aucune de celles-là, prétendait-on, n'avait échappé au séducteur. Claire elle-même, la pauvre Claire avait cédé comme les autres, en dépit de l'avertissement donné par Flavio.

– À quoi penses-tu, cousin ?

Flavio regardait avec une curiosité amicale ce visage pensif, tout à coup attristé.

Franc comme toujours, Emmanuel répondit :

– Je pensais à ta femme.

Flavio détourna légèrement les yeux et sa bouche eut un pli d'impatience.

– ... Elle possède, réunis, la beauté physique, les dons de l'intelligence et ceux du cœur...

– Toujours la même beauté, toujours la même intelligence. Et à moi, il faut le changement.

Flavio, en parlant, se reculait, s'écartait de la fenêtre. Il répéta d'un ton lent et rêveur :

– Il me faut le changement, dût-il me donner beaucoup moins bien que ce que je quitte. La vie est là pour moi. Je ne prévois pas que mes idées se modifient à ce sujet, d’ici longtemps du moins.

Emmanuel lui jeta un long regard. Les cils épais se baissaient, cachant à demi les yeux ; la bouche, détendue, indolemment entrouverte, laissait apercevoir les petites dents brillantes. Une singulière sensation envahit l’esprit de Parville – sensation de malaise, d’angoisse et presque de répulsion jamais éprouvée, comme s’il venait tout à coup de soupçonner chez Flavio des forces malfaisantes dont il ne mesurait pas l’importance jusqu’alors.

## IV

Deux heures sonnaient à une horloge florentine du XVIII<sup>e</sup> siècle quand Parville, le lendemain, descendit l'antique escalier pour rejoindre Paolo Salvi dans l'atelier des potiers d'autrefois, dénommé musée par son descendant.

Le vieillard devait conduire ses hôtes à la villa Pavelli pour, d'abord, les présenter au comte, et ensuite leur faire visiter les fouilles. Parville, prêt avant son cousin qui s'attardait volontiers au soin minutieux de sa toilette, comptait, en attendant, examiner plus attentivement quelques pièces de céramique dont le vieux Salvi lui avait déjà dait ce matin les honneurs.

Paolo ne se trouvait pas là. Il avait parlé à déjeuner d'une course en ville et n'était sans doute pas rentré. Emmanuel s'arrêta devant une aiguière que décoraient des nymphes dansantes, jaune pâle et blanches sur un fond d'émail bleu.

sombre. Cette pièce était la plus belle de toutes celles que possédait Paolo Salvi. Elle devait le jour au maître potier Damiano Salvi qui avait travaillé pour Cosme de Médicis, surnommé Cosme le Grand, avant de périr mystérieusement à vingt-neuf ans – empoisonné, prétendait-on.

Au-dessus de cette œuvre qui dénotait chez son auteur un tempérament d'artiste, Paolo Salvi avait suspendu le portrait de Damiano. Sur un fond craquelé, un peu verdâtre, se détachait une longue figure brune aux traits aigus. Figure sans beauté, qui pourtant retenait singulièrement l'attention. Ce matin, pendant que le vieux Salvi la lui faisait remarquer, Emmanuel avait pensé : « Flavio ressemble à ce jeune homme. » Il en jugeait ainsi mieux encore maintenant, en étudiant la physionomie de Damiano. Sans parler des cheveux noirs et plats identiques chez l'un et chez l'autre, il retrouvait sur les lèvres de l'ancêtre le même pli d'indolence un peu dédaigneuse que prenaient souvent celles de Flavio. Au bord des paupières, des cils épais et sombres cachaient à demi les yeux caressants, les yeux de séducteur.

Emmanuel détourna un instant son regard. Devant cette figure d'un homme ayant vécu quatre siècles auparavant, il éprouvait la même sensation d'angoisse, de recul hostile qui, la veille, l'avait très singulièrement saisi en présence de Flavio.

Sensation fugitive, certes, car il ne l'avait plus ensuite ressentie jusqu'à cet instant.

En regardant de nouveau Damiano, en rencontrant ce regard mi-clos dont la douceur lui semblait révéler un monde d'inquiétante ironie, de trouble, de mystère, l'impression d'antipathie s'accrut chez Parville et, finalement, il tourna le dos au portrait.

En faisant quelques pas dans la pièce, il s'arrêta devant de vieilles majoliques et les considéra machinalement. Sa pensée se reportait vers le salon assombri par les volets clos où Claire lui avait laissé voir le déchirement de son âme ardente, certainement encore possédée par l'amour. Pourquoi la vue de ce portrait lui faisait-elle évoquer ce souvenir ? Pourquoi ce plus vif sentiment de révolte en songeant aux souffrances

parsemées sur sa route par Flavio Salvi, ce charmeur ?

À cet instant de ses réflexions, Emmanuel entendit une porte s'ouvrir derrière lui. Paolo entra, un peu essoufflé.

– Je me suis pressé pour ne pas vous faire attendre. Flavio n'est pas là ?

– Non, signor, mais je pense bien qu'il ne va pas trop tarder maintenant.

– Eh ! quelle toilette fait-il donc, ce jeune élégant ? Nous sommes à la campagne et don Mario reçoit simplement.

– Mais il y a une jeune maîtresse de maison...

– Ah ! oui, donna Giovanna ! Elle ne fera guère attention à la tenue plus ou moins recherchée de ses hôtes. C'est une jeune fille toute simple, elle aussi, et bien bonne, bien aimable... Voyons, cher docteur, que je vous montre encore quelques-uns de mes trésors, en attendant Flavio. J'ai là un curieux émail...

Arrêtant le mouvement déjà esquissé par le vieillard, Emmanuel étendit la main vers le

portrait de Damiano.

– Vous m’avez dit hier que ce jeune Salvi mourut probablement empoisonné. Pourquoi eut-on ce soupçon ?

– Eh ! le poison était chose habituelle à l’époque où vivait Damiano. À propos de celui-ci, le bruit courut qu’il était victime de la vengeance d’une dame très éprise et qu’il délaissa, étant fort changeant en amour. L’hypothèse paraît tout à fait plausible, surtout pour qui connaît les mœurs du temps.

Il fit quelques pas et se rapprocha du portrait, se détournant à demi, il dit à Emmanuel demeuré derrière lui :

– C’est le type caractéristique des Salvi. Vous avez remarqué comme Flavio lui ressemble ?

– Oui, de traits, et d’expression aussi.

Le vieillard se détourna complètement pour se trouver en face de Parville.

– Croyez-vous qu’il n’y ait pas de réconciliation possible avec sa femme ?

– Hélas ! non !

Les yeux vifs du signor Salvi se couvrirent d'une ombre de tristesse.

– Quelle chose déplorable ! Je regrette de ne pas la connaître. Elle est bien, n'est-ce pas ?

– Certes ! Très digne d'être aimée, très amoureuse... même encore, je le crains.

Paolo Salvi leva les mains au plafond.

– Quel malheur ! Enfin, un jour, peut-être...

– Nous pouvons toujours l'espérer. Mais je doute... Flavio se plaît au changement, vous ne l'ignorez pas.

– Non, hélas ! Il s'en vante volontiers, le mauvais garçon. Mais c'est une triste chose... une bien triste chose !

– Pour elle surtout, qui souffre profondément. Lui est heureux dans cette existence qu'il a choisie.

– Il ne le sera peut-être pas toujours, murmura mélancoliquement le vieillard. Le gaspillage de la vie, la méconnaissance du devoir reçoivent parfois dès ce monde leur châtiment.

– Oh ! je ne le crois pas capable de beaucoup souffrir, avec la nature que nous lui connaissons !

La riposte était faite avec une certaine âpreté qui parut surprendre Paolo.

– Vous le croyez incapable de regret, de remords ?

Emmanuel fut dispensé de répondre par l'entrée de son cousin. Flavio s'excusa avec une aimable nonchalance. Il n'aimait pas se presser, et, en somme, ils avaient tout l'après-midi pour la visite au comte Pavelli et aux mines romaines.

– Paresseux ! dit le vieillard avec un sourire indulgent. Si tu n'avais trouvé la fortune en naissant, je me demande comment tu t'y serais pris pour travailler un peu sérieusement.

Cette remarque de Paolo Salvi revint un instant plus tard à l'esprit d'Emmanuel tandis qu'avec ses deux compagnons il avançait sur la route conduisant à la villa Pavelli. Tout en écoutant le vieil Italien conter quelque une des anecdotes du passé dont était meublée sa mémoire, il considérait son cousin qui les

précédait un peu. La souplesse indolente de la démarche décelait bien, en effet, la nature de Flavio. Doué d'une intelligence subtile, d'une grande facilité intellectuelle, il n'avait jamais daigné se donner le moindre mal pour quoi que ce fût. Soldat à la mobilisation – soldat sans élan, mais sans lâcheté – il avait atteint le grade de sergent dans l'aviation où plus tard un officier supérieur de ses parents l'avait fait entrer. On le citait comme l'un des plus fêtards de la cinquième arme et l'un de ceux qui, sans essayer de se dérober à leur devoir, n'allaient jamais de leur plein gré au-devant du péril ou de la fatigue. Au reste, capable d'une certaine bravoure réfléchie si les circonstances l'exigeaient, mais plus par amour-propre que par nature, et cet amour-propre étant combattu par l'indolence, l'égoïsme, le goût du plaisir dès qu'une obligation stricte ne lui était pas imposée par les événements.

Oui, le vieux Salvi avait, plaisantant, bien caractérisé son jeune parent. Paresseux, moralement et physiquement – moralement surtout. Car, bien qu'il n'y eût pas de goût, il se

donnait la peine de faire du sport pour entretenir la souplesse de son corps ; mais il dédaignait l'effort qui lui eût permis d'amender sa nature, de s'adonner à une œuvre utile, d'écarter l'inquiétant dilettantisme où, de plus en plus, semblait se complaire son nonchalant égoïsme.

Emmanuel fut à ce moment interrompu dans ses réflexions par Flavio qui disait :

– Voici, là-bas, un vieux couvent de franciscains d'où l'on a une assez jolie vue. Je t'y conduirai demain.

Il désignait des bâtiments qui s'élevaient à mi-colline, au-dessous d'un bois d'oliviers.

Paolo Salvi ajouta :

– Et voilà précisément le Père gardien.

Sur la route se dessinait la silhouette longue et maigre d'un moine vêtu de brun. Il avançait, les mains dans ses larges manches, le regard méditatif. Bientôt, Emmanuel distingua son visage émacié, jauni, son front large et haut sous la couronne de cheveux bruns grisonnants. Au passage, tandis qu'il répondait au salut de Paolo,

le jeune docteur entrevit ses yeux noirs enfoncés dans l'orbite.

– Ce moine a une physionomie intéressante, dit Flavio.

Le vieillard approuva :

– Oui, et ce n'est pas en effet un homme ordinaire. L'Ordre de Saint-François ne compte pas pour le moment de prédicateur qui l'égale. Mais il est malade – très atteint, paraît-il – et ses supérieurs l'ont nommé gardien de ce paisible couvent dans l'espoir que le bon air, un certain repos lui donneront la guérison.

– Hum ! à voir sa mine, je doute qu'il y ait beaucoup d'espoir.

– On prétend qu'il n'en conserve pas lui-même. C'est un homme austère et d'une ardente piété. Il fut, dit-on, autrefois un très grand seigneur, menant la plus folle existence ; puis il trouva son chemin de Damas et se donna tout à Dieu.

Clignant de l'œil vers son jeune parent, Paolo ajouta :

– J’espère que tu l’imiteras un jour, mauvais sujet.

Flavio eut un doux ricanement.

– Ne comptez jamais sur cela, mon bon cousin.

Le vieillard et ses compagnons atteignaient à ce moment une allée de chênes, où ils s’engagèrent, passant du vif soleil à l’ombre fraîche des voûtes de verdure. Au flanc de la colline, l’allée montait sans raideur, aboutissant à une arche de pierre effritée au sommet de laquelle se dessinaient, dans une cartouche de marbre blanc, des armoiries presque effacées.

Ce porche franchi, on se trouvait dans un grand parterre décoré parcimonieusement de géraniums et de dahlias. Tout en se dirigeant vers de larges degrés usés que semblaient garder deux chimères de pierre. Paolo Salvi expliqua :

– Depuis la guerre, le comte Pavelli a vu diminuer sa fortune et il ne peut plus faire de grands frais pour l’entretien des jardins. Mais dans les parterres qui se trouvent derrière la villa,

il y a encore beaucoup de rosiers.

Les degrés menaient à la terrasse qui longeait de ce côté toute la façade de la villa. Dans l'ombre des portiques s'ouvraient de hautes fenêtres. Le vieillard et ses compagnons s'engagèrent, à droite, sous une voûte étroite, décorée de fresques presque effacées par où l'on débouchait sur l'autre façade du logis, que bordait une terrasse ensoleillée. Une femme se trouvait là, accoudée aux balustres de pierre grise à demi couvertes de petites roses écarlates. Elle penchait son corps souple, vêtu de toile blanche rayée de bleu, et appelait d'une voix rieuse :

– Isis !... Isis !

Au bruit des pas, elle se détourna avec vivacité. Les arrivants, gênés par le soleil, ne distinguèrent pas d'abord son visage. Ils entendirent une voix jeune au timbre musical et doux qui disait :

– Ah ! c'est vous, signor Salvi !

– Oui, donna Vanna... et je vous amène sans façon mes hôtes.

Giovanna s'avavançait, la main tendue vers Paolo Salvi. Les jeunes gens, en se tournant un peu, purent échapper à la vive lumière qui les aveuglait. Ils virent un petit visage ambré, des cheveux noirs coiffés en bandeaux souples sur un front étroit, une bouche un peu grande au sourire à peine esquissé. Les yeux, clairs et lumineux, souriaient aussi dans l'ombre des cils légers. La jeune fille salua avec aisance les étrangers que lui présentait Paolo Salvi et dit dans le meilleur français, en étendant la main vers une porte vitrée au-dessus de laquelle était tendu un store de toile :

– Entrez, messieurs. Mon père est là et sera charmé de vous connaître.

## V

Emmanuel et Flavio étaient maintenant assis dans le grand salon pavé de mosaïque, un peu obscur et presque frais quand on arrivait de la terrasse ensoleillée. Le comte Mario Pavelli venait de les accueillir avec une courtoisie sans chaleur qui devait être habituelle à cet homme d'apparence froide, réservée, dont le maigre visage creusé de rides eût semblé inexpressif, comme figé, si parfois une lueur jaillie des yeux fatigués ne lui donnait une soudaine vie.

En face des visiteurs se trouvait la jeune comtesse, assise près de son père sur un escabeau recouvert d'un petit tapis de Perse. Emmanuel, s'il n'avait été occupé à se demander lui-même où il avait déjà vu cette petite tête brune, ce visage, ces yeux aux couleurs changeantes sous les cils plus clairs que les cheveux, n'aurait pu manquer sans doute de remarquer la vive surprise

que semblait éveiller chez son cousin la vue de Giovanna – surprise qui persistait visiblement tandis qu’il donnait la réplique au comte Pavelli avec une apparente liberté d’esprit. Attentive à la conversation qui se poursuivait en italien, langue que parlaient correctement Emmanuel et Flavio, la jeune fille demeurait silencieuse, appuyant à une grande table de marqueterie son avant-bras nu sortant de la manche demi-courte. Ses doigts fins, nerveux, jouaient avec une petite boîte d’ivoire jauni. Parfois, un très léger sourire détendait sa bouche pensive, comme tout à l’heure quand elle accueillait les arrivants. C’était alors qu’Emmanuel ressentait plus fortement l’impression qu’il connaissait déjà cette physionomie.

Cependant, il n’avait certainement jamais rencontré la fille du comte Pavelli, car il lui semblait difficile qu’il n’en eût pas conservé le souvenir. Un visage pouvait présenter des traits plus irréprochables ; il pouvait avoir plus d’éclat, plus de séduction brillante que celui-ci où tout cependant semblait charme, subtil attrait, et qui provoquait un vif sentiment d’intérêt, de

curiosité. Du moins, telle était l'impression d'Emmanuel devant la jeune comtesse dont il voyait le regard d'une douceur voilée, un peu pensif, aller de lui à Flavio, puis s'arrêter, tout à coup amusé, sur le signor Salvi, engagé dans une enthousiaste description des mines romaines.

Don Mario l'écoutait avec une froideur polie où ses jeunes hôtes discernaient de l'ennui. Aussi Flavio proposa-t-il :

– Si don Mario le veut bien, mon cousin, nous pourrions maintenant aller aux fouilles ?

– Où vous trouverez mon oncle, ajouta le comte. Lui s'y intéresse beaucoup plus que moi et y passe une grande partie de ses journées.

– Je l'imiterais volontiers, mon père, si vous le permettiez, dit Giovanna.

Elle se levait en parlant et tournait vers don Mario son visage souriant.

– ... J'aime tant ces exhumations de notre antique passé ! L'oncle Andréa est d'ailleurs tout à fait ravi de trouver en moi un disciple. Mais il aime surtout à s'entretenir avec vous, signor

Salvi, qui êtes pour lui un digne interlocuteur.

La physionomie pensive s'animait tout à coup, devenait étrangement vivante. Les lèvres riaient, à peine écartées. Des lueurs passaient dans l'insaisissable nuance des yeux. Sous l'ambre claire du teint, le sang jeune circulait avec une soudaine vivacité, le nuançant de rose.

Machinalement, à cet instant, Emmanuel regarda don Mario encore assis dans son grand fauteuil de tapisserie fanée. Son maigre visage semblait devenu presque rigide et d'une pâleur malade. Il attachait sur sa fille des yeux où passait comme une tragique angoisse mêlée – du moins Emmanuel eut cette singulière impression – d'une sorte de haine douloureuse.

La voix joviale de Paolo Salvi s'éleva, répondant à la jeune fille :

– Moi aussi, j'apprécie comme il convient l'amitié que me donne don Andréa. Mais vous marchez sur les traces de votre grand-oncle, donna Vanna, et vous serez bientôt aussi forte que lui en archéologie.

Elle eut un rire clair et doux.

– J'en doute !... Mon père, puis-je accompagner ces messieurs aux fouilles ? Je reviendrai un peu avant eux pour préparer le thé.

– Si tu veux, mon enfant.

La voix du comte était indifférente et douce. De nouveau, sa physionomie présentait ce masque de froideur qu'Emmanuel – était-ce illusion ? – avait cru voir disparaître tout à l'heure pendant quelques secondes.

Le jardin, de ce côté, s'élevait en terrasses entre des murs jaunis de vignes et d'espaliers. Le dessin des parterres bordés de buis, les vieux cyprès dressés dans la pure lumière de l'été à son déclin, les statues rongées de mousse et les fontaines de marbre où l'eau glissait en limpide filet formaient à la noble demeure le même cadre qu'autrefois, en ce XVI<sup>e</sup> siècle où les comtes Pavelli avaient été des seigneurs puissants, artistes et lettrés. Mais le manque d'entretien commençait la ruine des pierres et des marbres, donnait aux parterres un air d'abandon là où les roses n'étendaient pas leur floraison, bien

diminuée en cette fin d'été. Maintenant, on ne voyait plus guère que feuillage sur les vieux treillages en forme de portiques, les berceaux dont la voûte s'affaissait, les troncs d'arbres centenaires et les parois d'un petit pavillon de porphyre.

Giovanna, marchant près de Paolo Salvi, précédait Parville et Flavio dans l'allée couverte d'une herbe épaisse. Elle disait :

– Le vieux Giaconna ne peut plus suffire à entretenir ces jardins. Il lui faudrait un aide, mais cette dépense est impossible pour nous.

Puis elle conclut, avec ce rire dont la douceur légère charmait l'oreille :

– Après tout, je le trouve fort à mon gré, notre vieux jardin.

– Vous avez bien raison. Il s'accorde ainsi admirablement à l'âge vénérable de la noble demeure pour laquelle il fut tracé jadis.

Ces mots étaient prononcés par la voix chantante de Flavio. Giovanna s'arrêta pendant quelques secondes, en se détournant pour

répondre à son interlocuteur :

– Je suis charmée que vous me compreniez. Le signor Salvi m'avait d'ailleurs avertie que vous aimiez les choses d'autrefois dans le cadre fait pour elles.

Ses yeux, en ce moment, avaient une nuance verte et veloutée. Ils regardaient Flavio avec une douceur câline, un peu provocante, que saisit au passage Emmanuel.

Mais qui donc... qui donc avait ces yeux-là ?

Giovanna reprenait sa marche le long de l'étroite allée. Dans la lumière dont l'ombre de quelques arbres mal taillés, au feuillage exubérant, atténuait quelque peu l'ardeur, sa claire silhouette se mouvait avec une souplesse nerveuse. Les sombres cheveux soyeux, noués en un gros nœud très simple, avivaient par leur voisinage la nuance d'ambre pâle de la nuque et du cou mince, un peu long. D'un geste rythmé la jeune fille balançait en marchant une ombrelle prise en passant sur la terrasse.

Le pavillon de porphyre apparut au détour

d'une allée, près d'un parterre mélancolique où languissaient des géraniums privés d'eau. Le marbre rose pâli par le temps disparaissait en partie sous les rosiers où s'épanouissaient encore quelques bouquets de petites fleurs rouges, dernier présent de l'été. Près de là, un bassin ovale allongeait sa margelle de marbre qui enserrait une eau vive, ardente et bleue comme le ciel qui s'y reflétait.

– Oh ! cette Isis !

En s'exclamant ainsi, Giovanna s'élançait avec une légèreté de jeune biche vers le degré de marbre sur lequel ouvrait le pavillon. Là était étendue, paupières mi-closes et pattes repliées, une chatte au pelage très cendré. Giovanna la prit dans ses bras et l'apostropha gaiement :

– Eh bien, vous en faites de belles, Isis !

Que vous a-t-il pris, capricieuse, de vous enfuir ainsi quand je vous appelle ?

Isis, entrouvrant un peu plus ses paupières, regardait les étrangers qui s'approchaient, ses yeux clairs aux scintillements d'or semblaient

n'exprimer qu'un calme dédain.

– Voilà une fort belle bête ! dit Flavio. J'aime cette nuance de fourrure. D'ailleurs vous voyez en moi un grand amateur de chats.

– À mon avis, ce sont de détestables animaux, déclara Paolo Salvi. Mais donna Giovanna les a en grande tendresse.

– Parfois, oui... parfois, ils me plaisent singulièrement. À d'autres moments, j'éprouve à leur égard une sorte de répulsion que je ne puis m'expliquer.

Elle appuyait sa joue contre la tête de la chatte. Comme celle-ci, elle fermait les yeux à demi en parlant d'une voix un peu lente, avec une intonation rêveuse.

– ... Je crois que je suis capricieuse, signor Salvi. Ma bonne tante me le reprochait d'ailleurs quelquefois... Oui, je suis presque aussi capricieuse qu'Isis, me semble-t-il.

À peine entrouvertes, les lèvres d'un rose délicat souriaient. Emmanuel, subitement, revit l'aquarelle sur laquelle il se penchait, par-dessus

l'épaule de Flavio, l'aquarelle inachevée représentant une tête de femme, menu visage ambré où des lèvres pareilles à celles-ci avaient le même sourire esquissé dont l'inquiétante énigme évoquait pour lui le souvenir d'une troublante idole asiatique.

Oui, donna Giovanna ressemblait à cette Grazia dont Flavio prétendait avoir été sur le point de devenir amoureux.

Emmanuel glissa un coup d'œil vers son cousin. Les paupières un peu baissées cachaient à demi le regard attaché sur Giovanna. Mais la tension du visage, la bouche serrée décelaient l'intensité de l'intérêt. Lui aussi, certainement, évoquait l'image de Grazia.

Une soudaine irritation surgit dans l'esprit d'Emmanuel, à l'idée que cette jeune fille pût réveiller chez Flavio le souvenir de la femme équivoque dont il semblait conserver quelque regret. Il lui semblait qu'une insulte lui était ainsi jetée, par cette seule pensée. Mais à cet instant, Giovanna laissait glisser la chatte à terre et se redressait, rieuse, les yeux clairs et sans mystère.

– Allons, messieurs, laissons Isis paresser au soleil et continuons notre chemin, si vous le voulez bien.

Par une petite porte percée dans le vieux mur, ils sortirent du jardin et se trouvèrent dans un bois d'oliviers. Après avoir gravi un sentier pierreux, ils arrivèrent à un plateau en partie planté de vignes. À son extrémité, le sol jaunâtre apparaissait bouleversé par les fouilles. Les ouvriers, en ce moment, prenaient un peu de repos et devisaient, assis sur des fragments de colonnes, en mangeant une collation de fromage et de tomates crues. Un peu à l'écart, un vieillard, debout, inscrivait des notes sur un carnet. Grand, un peu corpulent, il était vêtu d'un complet de toile blanche et coiffé d'un panama. Entendant les arrivants, il leva les yeux et un bon sourire éclaira sa large figure terminée par une soyeuse barbe blanche.

– Oncle Andréa, ces messieurs viennent visiter vos fouilles !

Giovanna s'élançait vers le vieillard et lui entourait le cou de son bras.

– Vous n’avez pas pris trop chaud, j’espère, en surveillant les ouvriers ?

Elle considérait avec une affectueuse sollicitude le visage un peu coloré.

– Non, non, chère petite. Messieurs, je suis charmé de vous faire les honneurs de notre découverte.

Il s’avançait, la mine cordiale, la main tendue. Chez lui, la froideur, la réserve de don Mario n’existaient pas. Dès que Paolo Salvi eut présenté ses hôtes, il les fit descendre dans la partie de la villa déjà mise à découvert. Giovanna alla demander à un ouvrier des nouvelles de son enfant malade, puis elle rejoignit les deux vieillards, Flavio et Parville arrêtés dans l’atrium.

– Des mosaïques parfaites... Voyez cela, monsieur Salvi...

Don Andréa s’exprimait en français, langue que lui aussi parlait fort bien. Il prenait le bras de Flavio et lui désignait le pavement du sol.

– ... Quels tons délicats ! Remarquez ces feuillages, l’originalité de ces bordures figurant

des coquillages variés...

D'un pas léger, silencieux, Giovanna traversait l'atrium. Un peu de clarté entraît obliquement par la tranchée ouverte pour arriver à la villa ensevelie. Elle éclairait une partie des fresques dont les murs étaient ornés et qui représentaient Neptune et Amphitrite avec leur cortège de Néréides. Sans presque avoir conscience de son mouvement, Emmanuel suivit la jeune fille et s'arrêta près d'elle, devant trois sirènes sortant de l'onde.

– Voilà, d'après mon oncle et le signor Salvi, le chef-d'œuvre du peintre qui exécuta ces fresques. Au point de vue artistique, c'est bien possible. Mais je déteste ces figures !

Emmanuel considérait ces trois visages de femmes, dissemblables par les traits, présentant au premier abord le même attrait séducteur. Mais, après un instant d'examen, on distinguait des nuances dans cet attrait lui-même. La perversité, sournoisement cruelle chez l'une des enchanteresses de la mer, présentait chez une autre quelque chose de naïf, de puérilement

inconscient. Dans les yeux de la troisième, le peintre avait mis une singulière expression d'angoisse lointaine que rendait plus tragique le sourire des lèvres sinueuses, le sourire de la séduction semblable à celui des deux autres sirènes.

Les mains croisées sur la poignée de son ombrelle, Giovanna, les sourcils froncés, regardait les créatures fabuleuses. Elle avait en ce moment une expression sombre et fermée qui frappa Emmanuel.

– Je trouve cela très remarquable, en effet, dit-il. Les figures sont traitées avec une vérité d'expression qui en fait réellement de fort belles œuvres.

– Mais c'est précisément cette expression que je ne puis souffrir. C'est... c'est... Je ne puis vous expliquer...

Giovanna se tournait vers Parville et celui-ci rencontra un regard inquiet, troublé.

– ... Non, je ne puis. Mais ces figures me font peur !

Elle s'écarta du mur, erra un instant à travers l'atrium, puis disparut tout à coup. Ses hôtes ne la revirent qu'un peu plus tard, dans le grand salon frais et sombre où elle se tenait assise près de la table à thé, un tricot entre les doigts. Un peu plus loin, don Mario parcourait des journaux. Tandis que son oncle et lui conversaient avec les visiteurs, Giovanna servit le thé. Elle était souriante et simple, sans coquetterie. Mais un charme subtilement grisant existait en elle. Elle glissait, légère, sur la vieille mosaïque, avec des gestes vifs et précis. Puis elle enfonça dans un fauteuil profond son corps mince, affaissé dans une attitude de grâce nonchalante. Riant à une réflexion amusante de Paolo Salvi, pensive, presque rêveuse un instant après, Emmanuel la voyait tout à coup frémir sous l'afflux de l'émotion tandis que don Mario, en quelques phrases brèves, évoquait un douloureux souvenir de guerre.

Changeante physionomie, attirante par cette mobilité même. Nature vibrante, qui semblait sincère. Et pourtant, sensation d'énigme...

Emmanuel se rappelait ce regard qu'elle avait eu, dans le jardin, en se détournant pour répondre à Flavio. Mais pas un instant il ne le revit pendant la demi-heure qu'il passa en face d'elle, dans le salon de la villa.

Quand les hôtes de Paolo Salvi prirent congé de lui, don Mario leur adressa sans chaleur une invitation à s'arrêter en sa demeure, quand ils accompagnaient le vieillard dans une nouvelle visite à l'habitation romaine dont on commençait de dégager les bains. Don Andréa, lui, appuya cordialement. Il semblait enchanté de trouver en ces étrangers des interlocuteurs capables de comprendre son goût passionné pour l'antique passé de son pays. En les accompagnant au bas des degrés de la première terrasse, il discourait encore à ce sujet avec le vieux Salvi. Debout contre les balustres de pierre grise, Giovanna souriait en les écoutant. Elle inclina la tête en un mouvement gracieux pour répondre au salut des visiteurs et se détourna pour quitter la terrasse. Derrière elle, Isis, avec une souplesse indolente, se glissa dans l'ombre du passage voûté qui menait à la chaude lumière de la seconde terrasse.

Quand Paolo Salvi se trouva seul avec son cousin et Parville dans l'avenue des chênes, il leur jeta un coup d'œil triomphant, accompagné de cette interrogation :

– Eh bien ?

– Oui, tout cela est très intéressant, dit négligemment Flavio.

– J'y ai pris le plus grand intérêt, ajouta Emmanuel, sincèrement d'ailleurs.

– Ce qui reste à découvrir vaudra ce que nous voyons déjà, j'en répons ! Don Andréa veut mener rapidement le reste du travail. L'argent, comme je vous l'ai dit déjà, est fourni par un riche collectionneur, Marino Canella, véritable mécène...

Là-dessus, Paolo commença une dissertation qu'Emmanuel écouta poliment, bien qu'il eût peine à fixer son esprit sur les idées ainsi énoncées. Quant à Flavio, il avait allumé une cigarette et marchant à l'écart, en flânant, la mine songeuse. Comme le loquace vieillard se taisait à la fin d'une longue période, il se rapprocha et

demanda :

– Savez-vous, cousin, comment s'appelait la femme de don Mario ?

Paolo s'arrêta net, visiblement surpris.

– Comment s'appelait ?... Non, je ne l'ai jamais su. En quoi cela t'intéresse-t-il ?

– Donna Giovanna me rappelle de façon très frappante une jeune femme que j'ai un peu connue, il y a quelques années.

– Une jeune femme ? Quelle sorte de femme ? Honnête ?

Flavio sourit avec quelque ironie.

– Je ne crois pas qu'elle fût tout à fait un modèle sous ce rapport. Comme vous m'avez dit que la comtesse Pavelli se trouvait dans le même cas, je me suis demandé, devant une telle ressemblance, si la jolie Grazia dont je faillis devenir amoureux n'était pas ladite comtesse, en rupture de liens conjugaux.

– Eh ! peut-être Grazia... La maudite créature appartenait à une bonne famille sarde, voilà tout ce que je sais. On la disait jolie au point d'affoler

tous ceux qu'elle voulait. Abominable femme ! Don Mario n'est plus le même depuis qu'elle a fait entrer le malheur dans sa vie.

– Cela se rapporte aussi à Grazia. Je crois qu'elle devait pouvoir donner à un homme le plus enivrant bonheur et le précipiter ensuite dans un abîme de misère.

– Serait-ce vraiment la comtesse Pavelli ? Grazia est un nom sarde... Et tu en as été amoureux ?

Flavio eut un rire moqueur.

– Sur le point de l'être seulement, cousin, je vous l'ai dit. Elle avait du reste le cœur occupé ailleurs, à ce moment-là, puis la guerre est venue et je n'ai plus entendu parler de cette enchanteresse. Par hasard, il y a peu de temps, un portrait d'elle m'est tombé sous les yeux. Enfin, aujourd'hui, je l'ai vue vivante, telle qu'elle devait être à vingt ans.

Le vieillard s'exclama – et il y avait dans son accent une protestation presque indignée :

– Flavio, pas de ces comparaisons

inconvenantes, je t'en prie ! Jamais, jamais la femme indigne qui abandonna son mari, son enfant après deux ans de mariage pour mener une vie de scandale n'a pu être une pure, simple, pieuse jeune fille comme donna Giovanna !

Cette fois, Flavio céda à un accès de gaieté sardonique.

– Cher cousin, vous auriez grand besoin d'étudier l'humanité en général – et l'humanité féminine en particulier ! Un mot, échappé à Grazia – très réservée sur le chapitre de son existence passée – m'a donné à croire au contraire que sa jeunesse fut pieuse et préservée. Mais un démon vint, sans doute, qui eut raison de toutes les défenses dont on l'avait munie. Au reste, nous ne savons pas du tout si elle était la comtesse Pavelli. Peut-être ne faut-il voir qu'une ressemblance fortuite entre elle et donna Giovanna. Ressemblance quelque peu singulière, pourtant, et qui, jointe à la nationalité de Grazia, à son âge – elle devait avoir une trentaine d'années quand je la connus – nous donne presque une certitude.

Qu'en dis-tu, Emmanuel ?

– Cela me semble assez probant, répondit laconiquement Parville.

Le vieillard leva les épaules et se remit en marche. Il semblait mécontent et, au bout d'un moment, levant les yeux sur Flavio, il lui dit :

– Ne parle à personne de ce que tu me racontes là, n'est-ce pas ? Depuis longtemps le silence a été fait sur cette femme, que sa fille croit morte. Don Mario serait fort blessé si des propos intempestifs la rappelaient à l'attention publique et pouvaient nuire à donna Giovanna.

– Ne craignez rien, je serai la discrétion même. Au reste, la jeune femme en question est pour moi un souvenir fort estompé que je n'ai aucun motif de faire revivre.

Il songea un moment et répéta, avec une intonation de léger sarcasme que perçut l'oreille d'Emmanuel :

– Aucun motif, en vérité !

## VI

Flavio et Parville montèrent le lendemain matin au petit monastère franciscain, par un sentier capricieusement tracé entre les pins et les mélèzes dont était couverte la base de la colline. En émergeant de l'ombre, ils se trouvèrent au milieu de vignes plantées au pied du terre-plein où s'élevaient les bâtiments conventuels, peu étendus et d'apparence vétusté, tels que les eût aimés le Povorello. Flavio dit à son compagnon : — Nous allons voir d'abord la grotte où, d'après la tradition, habita quelque temps saint François. Puis nous monterons sur la terrasse, près d'une source dont l'eau s'écoulait dans une vasque de roc brunâtre s'ouvrait l'anfractuosité qui avait servi d'abri au pauvre d'Assise. Un étroit autel y trouvait tout juste place, pauvre lui-même avec ses flambeaux de cuivre sans ornements, sa croix de bois noir où pendait un christ de plâtre, ses vases de faïence jaune aux formes élancées. Mais

en ceux-ci, de très beaux dahlias s'épanouissaient, enrichissant de leurs tons somptueux le petit oratoire dont le soleil, à cette heure, effleurait le seuil usé.

Tandis qu'Emmanuel se recueillait un moment, évoquait le souvenir du conquérant d'âmes qui entraîna à sa suite des disciples avides, comme lui, d'abandonner leurs biens terrestres pour se donner à l'entière pauvreté, Flavio, s'approchant de l'autel, considérait longuement les fleurs. Puis il revint à son cousin et tous deux sortirent de l'oratoire. Par un étroit escalier creusé dans le roc, ils gagnèrent le terre-plein où de vieux pins étendaient leur ombre au-devant des bâtiments, faits d'une pierre rougeâtre qui avait pris d'étranges tons de feu et de rouille. Un petit portique auquel s'enroulaient les sarments d'une vigne précédait la porte de la chapelle. Au moment où Emmanuel et Flavio en approchaient, cette porte s'ouvrit, une femme parut sur le seuil. Ils reconnurent donna Giovanna. Un chapeau de paille bise projetait un peu d'ombre sur son visage sérieux, recueilli, sur ses yeux où semblait se concentrer une sorte de

joie calme et fervente. Elle se détourna pour refermer le battant et ce fut alors seulement qu'elle aperçut, dans la pénombre des pins, les hôtes de Paolo Salvi.

Elle sourit discrètement, inclina la tête et fit quelques pas au-devant d'eux.

– Je suis venu montrer à mon cousin un des plus jolis coins de ce pays, donna Giovanna.

Flavio, en parlant ainsi, prenait et serrait légèrement la main qu'elle lui tendait.

– Vous avez bien raison. Il n'en est pas que j'aime davantage. Ce vieux couvent me revit souvent, car je suis heureuse d'y venir prier et de porter des fleurs à l'oratoire de saint François.

– J'ai reconnu et admiré les dahlias de votre jardin.

– Vraiment ? Vous les avez si peu vus encore, pourtant !

Elle le regardait avec un étonnement rieur.

– Je n'oublie pas ce qui m'a charmé, gens ou choses.

– Il faudra revenir les voir. Mon oncle a beaucoup parlé de vous hier soir, messieurs, et sera certainement très heureux de vous accueillir à nouveau.

Un mouvement gracieux de la petite tête brune accompagna l'« au-revoir » jeté avec une amicale simplicité. Des yeux gais et purs comme ceux d'une enfant sourirent aux deux cousins. Et Giovanna s'éloigna, souple, légère, ainsi qu'une jeune nymphe.

Flavio demanda :

– Entrons-nous ?

– Si tu veux.

Mais Emmanuel n'apporta qu'une attention distraite à la visite de cette petite chapelle franciscaine, plus remarquable d'ailleurs par les souvenirs de son passé que par sa décoration. Peu après, il se retrouva avec son cousin sur la terrasse. Ils s'avancèrent jusqu'au petit mur de pierre d'où l'on découvrait la vallée : Parenza avec ses vieilles maisons pressées le long de rues étroites, les vignes et les bois d'oliviers, la villa

Pavelli entre ses cyprès, la rivière sinieuse descendue de la hauteur où se blottissait le monastère et, glissant parmi les vergers, les jardins, les champs dépouillés. Sur le bleu vif du ciel, les collines baignaient dans la lumière de ce matin encore estival, parfumé des derniers arômes de la saison chaude. Au bas de la terrasse, l'eau s'égouttait dans la vasque brune dont le trop-plein allait rejoindre, par des fissures dans le lac, le ruisseau bondissant qui passait entre les vignes avec des étincellements d'argent et disparaissait quelque temps sous les pins et les mélèzes avant de s'écouler sagement dans la vallée.

Tout cela, dans le ciel pur de Toscane, l'atmosphère lumineuse, l'harmonie des tons faisait un enchantement ; Emmanuel le regardait sans presque le voir. Une pensée, obstinément, occupait son cerveau. Depuis ce matin il se demandait pourquoi Flavio, après quelques mots échangés la veille avec le vieux Salvi, n'avait plus parlé de donna Giovanna.

Non, rien. Pas une réflexion sur cette figure

pendant si peu banale, sur cette grâce subtile et changeante. Pas un retour sur cette ressemblance avec une femme qui d'après son propre aveu, avait fait sur lui une assez forte impression. On eût pu croire que la jeune comtesse Pavelli le laissait complètement indifférent.

Mais Emmanuel connaissait trop bien son cousin pour admettre cette hypothèse. Alors que signifiait ce silence, qui continuait encore à ce moment même où ils venaient de rencontrer donna Giovanna ?

Un malaise, une sourde impatience gagnaient Parville. Sans en avoir bien conscience, il se trouvait depuis la veille dans un singulier état d'esprit qui, tout en lui faisant trouver surprenant que Flavio restât muet au sujet de cette jeune fille, le tenait lui-même dans une sorte de répugnance à parler d'elle le premier à son cousin. Tandis que celui-ci, appuyé au mur, lui désignait les différents points de la vallée, il se disait : « Non, il n'est pas possible qu'elle soit passée inaperçue pour lui. Mais pourquoi taire son impression ? Que médite-t-il ? Ah ! qu'il ne

songe pas à se faire aimer d'elle, surtout !... qu'il ne songe pas à ce crime !

Comme Flavio et son compagnon quittaient la terrasse, ils avisèrent un franciscain qui remontait au couvent. C'était celui que Paolo Salvi leur avait désigné comme le Père gardien. Quand il fut passé en répondant à leur salut Flavio dit entre ses dents :

– Ce moine me déplaît.

– Tu lui trouvais cependant hier une physionomie intéressante.

– Intéressante à certains points de vue, mais je ne l'aime pas.

Pendant quelque temps, ils marchèrent en gardant le silence. Puis Flavio parla d'autres monastères vus au cours de ses voyages, des églises byzantines dont il aimait la rutilante somptuosité. Il disait :

– Te souviens-tu de ce petit couvent grec que nous avons visité ensemble, pendant l'une de tes escales ? Il y avait là d'anciennes icônes qui éblouissaient encore les yeux par la chaude

lumière de leurs couleurs et de leurs dorures conservées dans l'ombre, puis ce grand christ raide, exsangue, d'une blancheur impressionnante sur sa croix faite de mosaïque de bois précieux.

– Oui, je me souviens très bien... Oui, j'ai été très intéressé par cette visite...

Mais toujours revenait l'importune préoccupation : « Pourquoi ne me parle-t-il pas d'elle, puisque nous venons de la voir ? »

Ils atteignaient l'une des portes anciennes qui donnaient entrée dans Parenza quand une automobile visiblement usagée les dépassa. Elle était conduite par don Mario près de qui se trouvait son oncle. Flavio dit en la suivant des yeux :

– Il me semble que nous pourrons demain, sans indiscretion, aller faire une seconde visite à ces excellents comtes Pavelli, puisqu'ils nous y ont conviés.

– Don Mario, pas très chaleureusement.

– C'est une nature froide, on le voit aussitôt. Refroidie plutôt, sans doute, à la suite de ses

désillusions et de ses malheurs conjugaux. Mais il a, je crois, l'intention d'être aimable et le désir de nous voir revenir à sa demeure, où les distractions ne doivent pas être fort variées.

– Non... pour une jeune fille surtout.

– En effet.

Et ce fut tout. Pourquoi, pourquoi ne voulait-il point parler d'elle ? Ah ! il allait bien l'y forcer, enfin !

– Flavio, crois-tu vraiment que cette femme, cette Grazia pouvait être la comtesse Pavelli ?

– J'en suis à peu près certain. Comme je l'ai dit hier à mon cousin Paolo, donna Giovanna est une jeune et complète reproduction de Grazia. Puisque la comtesse Pavelli avait quitté son mari pour mener une existence irrégulière, quoi de plus vraisemblable qu'elle et cette jeune femme, italienne aussi, portant le même prénom usité en Sardaigne, soient une seule et même personne ?

– Certainement, il y a toutes probabilités... En ce cas, quelle triste créature elle était pour abandonner ainsi son enfant ! Mon impression ne

m'avait pas trompé, devant son portrait.

– Ah ! oui, tu lui trouvais l'air inquiétant, pervers. Pauvre Grazia, elle l'était peut-être, mais sans en avoir conscience... comme le sera...

La phrase resta inachevée. Un sourire d'ironie légère soulevait la lèvre de Flavio. Sa main se leva, montrant, au-dessus d'arcades de pierre, des fenêtres étroitement grillées décorées de sculptures grotesques.

– Voilà un des plus anciens logis de Parenza. L'intérieur est resté à peu près tel qu'autrefois. Il faudra que je te fasse visiter cela demain.

## VII

Flavio, comme il en avait émis l'intention, retourna le surlendemain à la villa Pavelli avec son vieux parent ; mais Emmanuel dut demeurer au logis, retenu par une reprise de fièvre comme il lui en survenait parfois depuis sa récente maladie. Son cousin et le signor Salvi s'étaient offerts à rester, l'un ou l'autre, près de lui, mais il les convainquit sans trop de peine qu'il serait très fâché de les voir se priver pour lui de ce plaisir. Car Paolo Salvi ne cachait pas son contentement d'aller discuter une fois de plus archéologie avec don Andréa et de constater le progrès des fouilles. Quant à Flavio, il était trop accoutumé à ne rechercher que les agréments de l'existence pour que son cousin crût de sa part à une simple complaisance envers le vieillard.

Mais quel motif l'attirait ? La villa romaine exhumée des terres qui si, longtemps, l'avaient

dérobée aux curiosités ? Les antiques jardins de la villa Pavelli ? ou bien donna Giovanna ?

Après cette seconde visite, il continua de se taire sur elle. De même dans les autres occasions qu'il eut ensuite de revoir la jeune fille. Accablé par la fièvre, Emmanuel était décidément confiné au logis et même à la chambre. Flavio, après une promenade d'une heure, passait près de lui le reste de la matinée, puis une partie de l'après-midi ; mais vers quatre heures, il partait avec son vieux parent pour se rendre sur le terrain des fouilles. Là, ils retrouvaient don Andréa et chaque fois celui-ci les emmenait à la villa pour prendre le thé ou une boisson fraîche. Incidemment, l'un ou l'autre, dans la causerie de la soirée qu'ils passaient près du malade, mentionnait la présence de donna Giovanna. Mais Paolo Salvi ne lui accordait pas plus d'importance qu'à une bonne petite fille aimable et intelligente, dont le grand mérite à ses yeux était de comprendre et d'aimer les souvenirs et les objets du passé. Quant à Flavio...

Avec une secrète angoisse, Emmanuel étudiait

la physionomie de son cousin, le son même de sa voix lorsqu'il était question des habitants de la villa. À l'ordinaire, Flavio ne se donnait pas la peine de feindre, même quand il s'agissait d'actes répréhensibles, car l'opinion de ses semblables le laissait indifférent. Mais dès qu'il trouvait intérêt à la dissimulation, personne n'y apportait un art plus parfait ! Emmanuel le savait de longue date. Aussi l'apparente indifférence dont il témoignait à l'égard de Giovanna ne pouvait-elle le rassurer — bien au contraire.

Quelles intentions avait-il donc pour se dérober ainsi au lieu de reconnaître avec sa désinvolture habituelle les dons physiques, le charme subtil de cette jeune étrangère ?

Emmanuel attribuait à son état fiévreux la sourde agitation, l'inquiétude singulière qui, loin de s'apaiser, augmentaient en lui chaque jour. Ces trois ou quatre heures pendant lesquelles il se trouvait seul dans l'après-midi lui semblaient interminables, en dépit des livres souvent intéressants pris dans la bibliothèque du signor Salvi. À tout instant, il quittait son fauteuil,

s'approchait de l'étroite fenêtre. Pendant un long moment il demeurait debout, les yeux dirigés vers la villa grise dont les arcades entraient dans l'ombre tandis que s'attardait sur son toit la lumière déclinante. Sa pensée le conduisait vers le grand salon pavé de mosaïques, vers le vieux jardin négligé. Elle présentait à son imagination étrangement exaltée la souple, fine silhouette de Giovanna, et près d'elle celle de Flavio. Ou bien elle lui montrait son cousin assis à côté de la jeune fille, la regardant avec ces yeux mi-clos d'où glissait une furtive caresse, lui parlant de cette voix douce, un peu basse et chantante dont il savait si bien faire jouer la séduction. En essayant tout à coup de se ressaisir, Emmanuel s'écartait de la fenêtre et passait la main sur son front brûlant. Il songeait avec un sourd malaise. « J'ai décidément les nerfs en mauvais état. Pourquoi cette bizarre préoccupation ? En admettant que Flavio songe à courtiser donna Giovanna – vilaine action dont, malheureusement, je ne le crois pas incapable – elle a près d'elle son père, son grand-oncle, tous deux possédant l'expérience de la vie. Don

Mario, surtout, doit être méfiant après sa dure épreuve. La jeune comtesse n'a certainement aucune occasion de se trouver seule avec mon cousin, et en présence du père et de don Andréa, il est difficile à Flavio d'aller trop loin dans son entreprise. » Ce raisonnement ne calmait qu'imparfaitement l'anxiété de Parville. De nouveau, il essayait de concentrer sa pensée vagabonde sur le sujet du livre que reprenaient ses doigts fiévreux. Puis, entre six et sept heures apparaissait Flavio, aimable, indolent, recherché dans sa tenue jusqu'à la limite au-delà de laquelle eût été dépassé le bon goût. Il s'informait avec intérêt de la santé d'Emmanuel, parlait de l'habitation romaine mise au jour, répétait quelque réflexion de don Andréa, de don Mario, ou bien une discussion entre le vieux comte et Paolo Salvi. Assis près de son cousin dans une vieille cathèdre sculptée, il aimait les gestes exubérants, les mines expressives du signor Salvi. Emmanuel souriait avec effort, dissimulait l'obscur angoisse que lui causait cette gaieté dans laquelle il lui semblait saisir une note de joie triomphante. Il éprouvait une sorte de

soulagement quand Paolo Salvi, en venant savoir comment le malade avait passé l'après-midi, emmenait son jeune parent pour le dîner.

Vers la fin d'une matinée, don Andréa vint à la maison Salvi pour voir une fontaine, œuvre de Damiano Salvi, découverte récemment par Paolo dans une vieille demeure où elle était reléguée au grenier. Emmanuel se trouvait depuis une semaine retenu au logis. Pour la première fois, il était descendu et se tenait avec Flavio dans la salle à manger dont la porte cintrée ouvrait sur le jardin. Don Andréa lui témoigna la plus chaleureuse amabilité, émit l'espoir qu'il pourrait bientôt accompagner son cousin. Puis il passa à l'examen de la fontaine, discuta à ce sujet avec le signor Salvi – car ces deux excellents vieillards que possédait la même passion ne pouvaient guère se trouver ensemble pendant cinq minutes sans se donner ce plaisir. Le comte prétendait qu'elle devait dater d'une époque postérieure à la mort de Damiano Salvi. Son interlocuteur soutenait le contraire avec une certaine véhémence. Enfin, midi sonnant, don Andréa prit congé en déclarant qu'après tout, c'était une

pièce intéressante et qu'il conseillera à sa petite-nièce de la venir voir.

Cet après-midi-là, Emmanuel flâna un peu dans le jardin, prit longuement l'air et se trouva mieux le soir. Il recommença le lendemain la même courte promenade, s'attarda parmi les étroits parterres bordés de buis, fleuris de dahlias et de sauges éclatantes, avant de rentrer au logis. Sans s'arrêter dans la salle à manger, il souleva la portière en tapisserie de Bergame derrière laquelle il entendait la voix claironnante du signor Salvi, dans le musée. Quelques secondes il s'immobilisa, inaperçu de ceux qui se trouvaient là. Sous la verrière teintée de pourpre, de safran et de vert vif, il voyait Paolo Salvi debout devant une table de chêne sur laquelle était posée la lourde fontaine de faïence attribuée par lui à son lointain aïeul. Tout à côté, donna Giovanna et Flavio. Une main délicate et nerveuse caressait le brillant vert foncé de la céramique, s'y posait un instant comme pour mieux faire ressortir sa blancheur frémissante. La jeune fille écoutait le signor Salvi – ou du moins semblait l'écouter. Flavio, un peu penché vers elle, était placé de

telle sorte qu'Emmanuel apercevait son visage de profil. À quelques pas derrière lui, don Mario, debout, une main appuyée à un vieux bahut de chêne, regardait les deux jeunes gens.

– Remarquez la délicatesse de ces petites figures qui représentent, à mon avis, des personnages de la mythologie grecque, disait Paolo Salvi. Vois, Flavio, l'effet de ce jaune orangé sur le fond sombre...

Mais Flavio ne regardait pas la fontaine de céramique. Il avait tourné un peu plus la tête, de telle sorte que son cousin le voyait maintenant de trois quarts. Les épais cils noirs semblaient à demi baissés. Toutefois, Emmanuel savait que dans cette ombre la langueur ardente, la subtile caresse du regard atteignaient à leur maximum de séduction. Oui, certes, il le connaissait bien, ce regard, pour avoir vu un jour dans une petite ville d'Orient son cousin poursuivre la conquête d'une jeune femme grecque dont il s'était passagèrement épris.

En ce moment, c'était Giovanna que les yeux mi-clos considéraient longuement, avec

insistance.

Emmanuel crispa ses doigts sur la tapisserie de la portière et jeta un coup d'œil presque furieux sur don Mario. À quoi pensait-il donc, ce père, de ne pas voir le péril guettant son enfant sous la forme de cet étranger qui ne pouvait être son époux, puisqu'il n'était pas libre ? À quoi pensait-il, avec son air de froideur presque rigide et ce pli d'amer dédain à ses lèvres pâles ?

Puis Parville reporta ce regard sur Giovanna. À ce moment, elle redressait un peu la tête et se tournait vers Flavio. Leurs yeux se rencontraient. Emmanuel ne pouvait voir ceux de la jeune fille, mais l'angoisse lui serra le cœur à la pensée du vertige que le regard de Flavio était capable de provoquer en cette âme, probablement innocente encore.

D'un mouvement brusque, il laissa retomber la tapisserie et fit quelques pas dans la salle. Tous se détournèrent et don Mario lui tendit la main en disant :

– Très heureux de vous revoir en meilleure santé, docteur.

– Nous avons bien pris part à votre souffrance et à votre ennui, ajouta gracieusement la jeune comtesse en lui donnant à son tour une poignée de main, plus cordiale que celle du père.

Il remercia, en faisant effort pour sourire, pour parler avec une apparente liberté d'esprit. D'ailleurs, presque aussitôt, le comte Pavelli dit à sa fille :

– Il ne faut pas nous retarder, Vanna. J'ai donné rendez-vous à trois heures au Père Salvatore.

S'adressant à Paolo Salvi, don Mario ajouta en manière d'explication :

– Le possesseur des terres avoisinant celles du couvent a des prétentions sur une petite vigne qui, assure-t-il, fait légalement partie de son domaine. Sachant que j'ai quelques connaissances en droit, le Père gardien vient me consulter à ce sujet.

Le père et la fille prirent congé. Don Mario exprima poliment l'espoir de voir le docteur Parville accompagner bientôt son hôte et son

cousin à la villa Pavelli. Giovanna semblait pensive, ou distraite. En suivant la direction de son regard, Emmanuel vit qu'il se posait sur le portrait de Damiano. Puis il glissa vers Flavio qui se tenait au-dessous. Il y avait, dans ce regard, à la fois de l'effroi et une curiosité ardente. En un coup d'œil rapide comme l'éclair, Giovanna, sans doute, comparait le lointain aïeul et son descendant, semblables à tant de siècles de distance, par le visage et peut-être par l'âme.

À cet instant, Flavio fit quelques pas et s'inclina devant la jeune comtesse. Elle lui tendit la main, d'un geste un peu hésitant.

Il la prit, l'enserra dans la sienne, très vite, avec une souple douceur. Son regard se plongea dans celui de Giovanna et puis, à la seconde, se détourna, tandis qu'une voix calme disait :

– J'irai voir demain la nouvelle partie des bains mise à jour.

Les lèvres de Giovanna frémirent légèrement, puis se détendirent en un sourire fugitif, presque insaisissable, dont la douceur mystérieuse parut se réfugier dans les yeux qui s'attardaient sur

Flavio.

Quand les visiteurs se furent éloignés, Paolo demanda à son jeune parent :

– Veux-tu que nous montions jusqu'à la Felice pour revoir les marbres du vieux Redinaldi ?

– Soit, cher cousin. Je vais chercher ma voiture... À moins que je reste près de toi, Emmanuel ?

– Non, c'est inutile, dit Parville avec une sorte de dureté.

Puis se reprenant aussitôt, non sans effort, il ajouta d'un ton moins bref :

– Ne te prive pas pour moi de cette promenade. J'ai des livres intéressants, et demain j'espère être à même de reprendre quelque peu mes habitudes.

Flavio n'insista pas. Il semblait d'ailleurs distrait et dans ses prunelles s'allumait comme une petite flamme d'allégresse que remarqua Emmanuel avec un frisson d'obscur émoi

## VIII

En accompagnant son cousin et le signor Salvi aux fouilles, le surlendemain, Parville put constater le grand intérêt de la nouvelle partie que les ouvriers exhumaient en ce moment. Les mosaïques, les peintures des bains apparaissaient d'une admirable fraîcheur et révélèrent que le possesseur de cette villa s'était adressé, pour sa décoration, aux meilleurs artistes de l'époque. Après une assez longue dissertation de don Andréa sur les thermes antiques, les jeunes gens et Paolo gagnèrent avec leur hôte les jardins de la villa. Près de la petite porte ils trouvèrent Giovanna. Elle était vêtue d'une robe blanche, faite d'une simple étoffe de coton à rayures brillantes sur fond mat. Une branche de petites roses rouges qui finissaient de vivre sur les murs du pavillon de porphyre était passée dans la ceinture de cuir fauve. Un sourire – le sourire du portrait – accueillit les arrivants. Parville, qui

guettait le regard de la jeune comtesse, y vit passer une lueur rapide tandis qu'il se croisait avec celui de Flavio. Une lueur, un éclair, mais brûlant, éblouissant, et dont Emmanuel fut pénétré jusqu'au cœur.

Giovanna se mit à marcher près de Paolo Salvi dans les petites allées bordées de buis. Elle causait gaiement, riait sans éclat. Don Andréa, sa main glissée amicalement sous le bras de Flavio, parlait des châteaux de la Loire visités par lui avant la guerre. Derrière eux venait Emmanuel qui se laissait distancer volontairement. Une sourde angoisse gonflait son cœur. Avec une sorte de colère douloureuse, il suivait des yeux la fine silhouette blanche à chaque détour d'allée. Puis il regardait avec mépris, avec fureur, le brun visage de Flavio, tourné vers don Andréa, l'éclat des petites dents blanches entre les lèvres souriantes finement ourlées de rouge, le lent battement des épais cils noirs au bord de la paupière mate.

Dans le grand salon frais, don Mario ne se trouvait pas pour accueillir ses hôtes. Giovanna

servit de l'orangeade en de hauts verres anciens cerclés d'argent ciselé. Puis, sur la demande du signor Salvi, très mélomane, elle s'assit devant le vieux piano à queue décoré de cuivres ternis et joua une sonate de Beethoven. Elle n'était pas une exécutante brillante ; mais on l'eût difficilement surpassée dans la compréhension de cette pensée géniale traduite en phrases musicales. Quand elle eut terminé et qu'elle se détourna, Emmanuel vit ses yeux devenus graves, sa bouche mélancoliquement plissée. Elle sourit à peine aux compliments du vieux Salvi, parut indifférente à ceux de Flavio et aux quelques mots émus de Parville. Assise dans un grand fauteuil à haut dossier couverte de damas jaune d'or, elle demeura silencieuse, caressant d'une main leste Isis couchée sur ses genoux. Une langueur mélancolique semblait la tenir là immobile, lointaine, aussi énigmatique, avec ses paupières baissées, que la chatte aux yeux miclos dont on ne savait si elle dormait ou songeait à d'inquiétants mystères.

Mais tout à coup, à un mot spirituel de Flavio, les lèvres serrées se détendirent légèrement et ce

fut de nouveau le sourire – ce sourire dont le sage Parville lui-même subissait l'enivrant prestige, tout en croyant le détester.

Un bruit léger à une des portes du salon fit à ce moment se retourner les personnes présentes. La portière, relevée, laissait apparaître le comte Pavelli. Sur le fond de velours bleu fané, son visage se détachait très blême, agité de légers tressaillements. Un regard douloureux, un peu hagard, s'attachait sur Giovanna. Il s'en détourna aussitôt et don Mario s'avança vers ses hôtes qui se levaient pour le saluer.

Il semblait las, soucieux, et refusa sèchement l'orangeade que lui offrait sa fille. Peu après, Paolo Salvi et ses compagnons prirent congé. Don Mario, en serrant la main du vieillard, lui dit :

– J'irai peut-être vous voir demain dans la matinée.

Il demeura seul dans le salon, laissant don Andréa et Giovanna accompagner leurs hôtes jusqu'à l'arche de pierre qui donnait accès à la terrasse et au jardin. Giovanna tenait sous son

bras le corps souple d'Isis. Elle redevenait vive et gaie. Des éclairs dansaient dans les yeux qui semblaient maintenant clairs et sans mystère. Sa voix avait des intonations rieuses et légères. La lumière pâle du couchant donnait un doux éclat à la soie fanée des cheveux. Debout sous l'arche effritée qui portait les armoiries des Pavelli, elle adressa un dernier sourire, un dernier « au revoir » à Paolo Salvi et à ses compagnons. Mais Emmanuel eut la cuisante impression que l'un et l'autre étaient destinés surtout à Flavio.

– Bien gentille, cette petite Vanna, dit le vieux Paolo tandis qu'il cheminait entre ses hôtes silencieux. Toute simplette, bonne enfant. Don Mario, il faut l'espérer, n'aura avec elle que des consolations.

Flavio et Parville continuèrent de garder le silence. Un léger sourire de sarcasme soulevait la lèvre du premier. Emmanuel songeait avec stupéfaction : « Quel pauvre observateur est donc cet homme ? Ou bien est-il tout à fait incapable de ressentir le charme féminin, fût-il aussi rare, aussi remarquable que celui-là ? Bien gentille...

simplette, bonne enfant... Voilà tout ce qu'il trouve pour définir une donna Giovanna ! »

Une donna Giovanna... la jeune femme de l'aquarelle inachevée, telle qu'elle devait être à vingt ans. Un être à l'âme changeante comme la physionomie : jeune fille rieuse et simple ; figure de séductrice, coquette provocante, entrevue un instant dans les jardins de la villa Pavelli ; visage de sainte, grave, recueilli, apparu au seuil de la petite chapelle franciscaine ; sphinx rêveur aux mystérieux, inquiétants sourires, aux non moins mystérieuses mélancolies.

Giovanna, toute simplette, bonne enfant...

Emmanuel étouffa un rire qui venait – un rire d'ironie – et frissonna longuement.

« Est-ce la fièvre qui revient ? » pensa-t-il.

Il en eut, en effet, cette nuit-là un petit accès. Mais bien plus violente était cette sorte de fièvre morale qui se développait chez lui depuis qu'il soupçonnait Flavio de trop s'intéresser à la jeune comtesse Pavelli Aujourd'hui, en dépit de la réserve que son cousin savait imposer à sa

physionomie, Emmanuel avait compris, en interceptant ce brûlant éclair jailli des yeux de Giovanna, que Flavio Salvi était déjà bien avancé dans l'œuvre infernale, entreprise pour satisfaire le caprice inspiré par cette jeune fille qui ressemblait à Grazia, la femme équivoque dont il conservait un souvenir charmé.

Que devait-il faire, lui, Parville, pour éloigner de Giovanna cet affreux péril ? Parent de Flavio, il ne pouvait avertir directement le comte Pavelli. Mais il lui restait la ressource d'ouvrir les yeux à l'aveugle Paolo Salvi. Cet honnête homme, prévenu du crime moral que, plus ou moins consciemment, préparait son jeune cousin, ne manquerait pas d'aller bien vite enlever le bandeau qui couvrait les yeux de don Mario, cet étrange père dont la contenance, deux jours auparavant, dans le musée de la maison Silva paraissait témoigner qu'il voyait sans méfiance Giovanna et Flavio rapprochés – Giovanna et Flavio, c'est-à-dire les deux pires séductions qu'on pût imaginer.

Au cours de ces heures nocturnes, Emmanuel,

privé de repos, entendit constamment la calme respiration de son cousin couché dans le lit voisin. Oui, Flavio dormait paisiblement. Aucun remords, aucune appréhension n'existaient en cette âme qui, bien que conservant certaines lois morales, en avait rejeté d'autres avec un tranquille cynisme témoignant d'une conscience annihilée.

D'étranges sentiments s'agitaient en celle d'Emmanuel. L'indignation, seule, ne soulevait pas cet orage dont tout l'être du jeune homme était bouleversé. À un moment, comme il se redressait pour jeter un coup d'œil de furieux mépris sur le tranquille visage de Flavio endormi, une commotion le secoua sous l'afflux d'une soudaine illumination.

La haine ! C'était de la haine qu'il ressentait à l'égard de son cousin.

Le choc fut si violent sur cette âme très noble, accoutumée de suivre les directions évangéliques et de maîtriser l'imparfaite nature, que tout d'abord Emmanuel demeura immobile, les doigts crispés aux draps, ses yeux hagards attachés à la

brune figure du dormeur. Puis il se laissa retomber sur l'oreiller. Ses lèvres sèches murmurèrent :

– Mais non... mais non. Pourquoi ?

Il demeurait étendu sur le dos, sans un mouvement. À ses tempes, la sueur collait quelques touffes de cheveux blonds. Des tressaillements parcouraient son visage où le sang montait en ondes brûlantes.

Giovanna !... Giovanna !

Son cœur, son être tout entier vibraient à l'évocation de la jeune fille au changeant visage. Devant cette invasion d'un amour si fort, ardent comme une flamme et mêlé d'un âpre sentiment jusqu'alors inconnu de lui, la jalousie, il se sentait envahi de trouble angoisse, d'une sorte de terreur semblable à celle de l'homme qui se trouve inopinément au bord d'un abîme.

Il aimait Giovanna. Mais Giovanna aimait Flavio. Voilà pourquoi, à l'indignation que lui inspirait la manœuvre coupable de son cousin, se joignait ce haineux mépris qui l'épouvantait.

## IX

Quand l'aube vint éclairer l'étroite fenêtre à barreaux de fer, Emmanuel sortit de l'assoupissement qui l'avait enfin saisi après des heures d'insomnie. Tout aussitôt il fut repris par les pensées dont son esprit et son cœur avaient subi le tourment au cours de cette nuit. Il écarta énergiquement celles qui lui rappelaient son amour pour Giovanna. Mais il en était d'autres qu'il devait accueillir, étudier pour connaître où se trouvait son devoir.

Car depuis qu'il savait quels sentiments réels lui inspirait Giovanna, sa délicatesse reculait devant l'idée de dénoncer Flavio à Paolo Salvi, à cause de ce souffle de haine discerné chez lui à l'égard de son cousin. Cependant, non moins impossible lui paraissait le silence gardé sur le danger couru par la jeune comtesse.

Vers six heures il entendit bouger son cousin.

Alors il se tint immobile, feignant de dormir. Peu après, Flavio se leva, fit sa toilette en prenant soin de ne pas troubler le repos présumé d'Emmanuel. Lui qui, à l'ordinaire, paraissait assez longuement au lit, adoptait ici des habitudes matinales. Chaque jour, il s'en allait ainsi faire une promenade dans la campagne dont il vantait les charmes à ces heures fraîches éclairées d'un soleil encore sans chaleur.

Quand il fut parti, Parville quitta aussitôt son lit. Il éprouvait une hâte de détendre ses nerfs douloureux, de chercher dans cet air du matin un apaisement à la souffrance qui lui serrait les tempes. Aussitôt vêtu, il descendit sans bruit pour ne pas attirer l'attention du vieux Paolo et sortit de la maison Salvi.

Tout d'abord il marcha au hasard en quittant la vieille petite ville qui s'éveillait de toutes parts. Mais, levant les yeux, il vit les bâtiments du couvent franciscain à mi-hauteur de la colline, parmi les oliviers. Aussitôt il pensa : « Je vais monter là-haut. Il faut que je réfléchisse, que je me recueille en demandant à Dieu l'apaisement et

le conseil. »

Une averse légère était tombée vers la fin de la nuit. Maintenant, le ciel avait repris sa lumineuse sérénité. Des gouttes de pluie demeuraient encore suspendues aux branches des mélèzes et des pins dans le petit bois qui commençait à la base de la colline. Parville prit au hasard le premier sentier s'offrant à lui et s'engagea dans la pénombre parfumée de senteurs résineuses.

Ce chemin faisait des détours imprévus, se croisait avec d'autres sentes non moins capricieuses. Mais Emmanuel ne craignait pas de s'égarer, sachant qu'en continuant de monter il atteindrait toujours le monastère.

Une cloche au son clair tinta trois coups.

Emmanuel longeait à ce moment un taillis clairsemé qui séparait deux sentiers à cet endroit parallèles. Un bruit de pas lents, de cailloux légers dévalant à la descente venait à son oreille. Machinalement il tourna la tête de ce côté. Dans l'entrelacement des feuillages, il vit passer deux silhouettes : Giovanna et Flavio. Elle, les paupières baissées, paraissait marcher dans un

rêve. La voix de Flavio, chantante et passionnée, disait :

– Vous savez maintenant que ma vie est à vous...

Ils passèrent. Parville n'entendit pas autre chose. Mais il demeura là un moment comme assommé. Tel était donc le but des sorties matinales de Flavio. Il savait que Giovanna se rendait chaque matin à San Pietro pour y entendre la messe et s'arrangeait pour la rencontrer soit à sa sortie de la chapelle, soit dans l'un de ces sentiers. Ainsi avait-il pu, enveloppant un peu plus chaque jour la jeune fille dans les rets de la séduction, arriver à lui parler d'amour – et à se faire aimer.

À pas lourds, hésitants, Emmanuel reprit sa marche. Un furieux désir le prenait de revenir en arrière, de crier à Flavio son indignation. Mais était-ce le bon moyen de couper court à la dangereuse intrigue ?

En quittant l'ombre des pins, il se trouva dans la lumière matinale répandue sur les vignes et les oliviers, autour du monastère. Sur le terre-plein

ensoleillé, les pigeons du couvent picoraien  
devant les vieux bâtiments aux tons de rouille et  
de feu. Parville franchit le petit portique décoré  
de la vigne mûrissante et entra dans la chapelle.

Au hasard, il s'agenouilla. Une messe  
commença. Après un machinal regard vers le  
religieux debout au bas de l'autel, il songea  
soudainement : « Mais c'est au Père gardien que  
je dois tout confier ! Il est en rapport avec les  
Pavelli. Nul mieux que lui n'est à même de  
sauver donna Giovanna. »

Une demi-heure plus tard, il se trouvait en tête  
à tête avec le Père Salvatore dans l'austère petit  
parloir du couvent. En quelques mots, il lui apprit  
ce qui se préparait et le danger couru par donna  
Giovanna. Le religieux eut un haut-le-corps en  
entendant ces mots :

- Mon cousin est marié, séparé de sa femme...
- Marié ? Mais don Mario l'ignore ! Il  
songeait un peu à lui comme mari pour sa fille.
- Quoi ! le signor Salvi ne lui avait pas dit ?...
- Rien. Ce bon Salvi n'y a pas même pensé,

j'en suis certain. Il est tout occupé de ses marottes, les fouilles et sa collection. Mais c'est une chose terrible que vous me révélez là, signor ! Don Mario désirait beaucoup marier sa fille et, s'étant aperçu que ces jeunes gens semblaient se plaire réciproquement, envisageait avec satisfaction une union entre eux. Or, si votre cousin s'est fait aimer d'elle...

Un pli profond se creusait sur le large front. Le religieux garda un instant le silence. Emmanuel devinait qu'une angoisse analogue à la sienne l'étreignait, devant le péril menaçant cette enfant. Puis la voix grave et nette s'éleva de nouveau :

– Je vais me rendre dès ce matin chez don Mario pour l'avertir. Il faut qu'il apprenne à sa fille la situation de Flavio Salvi, puis qu'il l'éloigne aussitôt, afin de la préserver de la tentation.

– Oui, car Flavio est terriblement habile et ne regarde à rien pour arriver à ses fins. Me voilà donc déchargé de cette inquiétude, mon Père. Il m'est pénible de venir ainsi accuser mon cousin,

mais je ne pouvais laisser pareille iniquité s'accomplir.

Le religieux lui tendit sa longue main amaigrie, en considérant avec sympathie cette physionomie où la noblesse de l'âme transparaissait.

– C'était votre devoir, mon enfant. Merci pour don Mario et pour cette pauvre petite...

Sa voix, à ces derniers mots, eut une inflexion de compassion mélancolique.

Il accompagna Emmanuel jusqu'au petit portique et le regarda s'éloigner. Dans la pleine lumière, son visage paraissait plus creusé, son teint avait un ton de cire. Il joignit les mains, leva les yeux et murmura :

– Que votre grâce sauve cette âme, Seigneur !

Au cours de l'après-midi, Flavio, dans sa voiture, emmena le signor Salvi et Emmanuel pour une longue excursion, en projet depuis la veille. Il se montra fort gai, tandis que Parville s'efforçait de dominer sa souffrance, ou tout au moins de n'en rien laisser voir. Le souvenir des

deux silhouettes rapprochées, de l'ardente parole de Flavio le brûlait au cœur ainsi qu'un fer rouge. Et cette joyeuse humeur dont il connaissait le motif soulevait en lui un véritable orage.

Il entendit son cousin partir le lendemain matin comme de coutume. Le cœur serré, il songea : « Va-t-il la rencontrer encore ? Non, j'espère que don Mario a fait le nécessaire. »

Il sortit à son tour et ne rentra qu'à l'heure du déjeuner. Flavio, dans la salle à manger, lisait un journal. Il souhaita le bonjour à Emmanuel, le questionna sur sa promenade. Puis le signor Salvi parut et l'on se mit à table. Sans montrer l'entrain de la veille, Flavio ne témoignait d'aucun souci. Évidemment, s'il n'avait pas rencontré ce matin donna Giovanna, il mettait ce contretemps sur le compte d'un empêchement quelconque dont il n'éprouvait aucune inquiétude.

À quatre heures, le signor Salvi et ses hôtes partirent pour la villa Pavelli. Don Andréa, comme de coutume, les accueillit sur le terrain des fouilles. Du premier coup d'œil, Emmanuel nota chez le vieillard un certain embarras, une

sorte de froideur à l'égard de Flavio. Il s'attarda à dissenter sur une petite statue du dieu Mars qu'un ouvrier venait d'extraire de la terre, tandis que Flavio, à demi détourné, regardait vers les jardins de la villa. Emmanuel voyait les doigts de son cousin frémir d'impatience. Don Andréa se tut enfin, jeta un coup d'œil sur les ouvriers qui s'apprêtaient à quitter le travail, puis dit à ses hôtes :

– Venez, nous allons nous rafraîchir un peu. Mais, à propos, j'ai à vous présenter les regrets de mon neveu qui n'a pu prendre congé de vous. Il a dû partir hier avec sa fille pour se rendre à l'invitation d'un vieux parent qui habite du côté d'Assise.

– Le comte Dronza ? Est-il plus malade ? demanda Paolo Salvi.

– Pas plus, non, mais il a beaucoup baissé depuis quelques mois et don Mario ne peut pas attendre davantage pour faire chez lui un petit séjour qui lui procurera une dernière joie.

– Un petit séjour ?... Une semaine, peut-être ?

La question était faite par Flavio, qui maintenant se tournait vers don Andréa.

– Plus, sans doute... J'ignore... Mon neveu s'occupe des intérêts de don Vittorio et Giovanna aime beaucoup ce vieux cousin, qui est son parrain.

Puis le vieillard parla d'autre chose, Paolo Salvi seul lui donnait la réplique. Emmanuel regardait son cousin, il voyait sur le front un pli léger, au coin de la bouche une crispation. Lui se sentait comme délivré d'un poids insupportable. Enfin, Giovanna se trouvait à l'abri ! Elle savait aussi, maintenant, que l'amour offert était coupable, et coupable aussi celui qu'elle pouvait éprouver pour Flavio. Munie de solides principes religieux, conseillée par le Père Salvatore, protégée par son père, elle se garderait du séducteur... et peu à peu, elle l'oublierait, le trompeur aux paroles dorées qui s'était joué de son ignorance.

Elle l'oublierait. Mais il ne faudrait pas qu'elle le revît.

Or, Emmanuel songeait avec un soudain effroi

que Flavio ne resterait probablement pas sur cet échec et qu'il mettrait tout en œuvre pour que Giovanna ne pût lui échapper.

Il eut la confirmation de cette crainte en entendant son cousin s'informer près de Paolo, tandis qu'ils revenaient vers Parenza, de ce comte Dronza, parrain de la jeune fille, du lieu où il habitait, tout cela sans paraître y attacher d'importance, comme une simple curiosité.

– ... Une ancienne villa à une dizaine de kilomètres d'Assise, expliquait le vieux Salvi. « Les jardins sont très beaux, bien entretenus, car don Vittorio a de la facture. Comme il aime beaucoup donna Vanna, il est probable qu'il la fera son héritière. Mais c'est un original, pas toujours aimable pour les étrangers. »

Flavio savait sans doute tout ce qu'il voulait, car il ne parla plus ensuite de don Mario ni de sa fille. Il fut assez gai toute la soirée, emmena le lendemain son hôte et Emmanuel en excursion. Parville avait déjà remarqué que les difficultés ne lui déplaisaient pas, quand il jetait son dévolu sur une femme, et qu'il semblait même parfois les

rechercher. Aussi ne pouvait-il être rassuré par cet air d'indifférence et de gaieté sous lequel il devinait la feinte.

Il n'éprouva donc aucune surprise en l'entendant, au retour de cette excursion, annoncer qu'il devait se rendre le lendemain à Florence. Un ami anglais, qui y demeurait une partie de l'année, l'avait invité à l'y aller voir pendant son séjour en Italie. Il partirait dès le matin, passerait toute la journée avec M. Parville et rentrerait dans la soirée.

« Florence, non... mais Assise et la villa du comte Dronza », songea Emmanuel.

L'angoisse le serrait au cœur, quand au matin il entendit démarrer la voiture de Flavio. Celui-ci parviendrait-il à son but ? Arriverait-il à voir Giovanna ? Et en ce cas, céderait-elle, la malheureuse enfant, à l'affreuse tentation que lui présenterait cet homme, ce démon ?

Giovanna, la fille de Grazia, la pécheresse.

Giovanna, si semblable à sa mère, de corps... et d'âme, peut-être.

Mais Emmanuel rejetait furieusement cette pensée, comme une insulte à celle qu'il aimait.

Les heures lui semblèrent d'une lenteur intolérable, toute cette journée. En outre l'orageuse lourdeur de l'atmosphère déprimait son organisme affaibli. Il demeura presque toute la journée inactif, écrasé, comme anéanti, dans le musée qui était la pièce la plus fraîche du logis. Paolo, près de lui, compulsait de vieux livres en émettant une réflexion de temps à autre. Vers cinq heures, l'orage éclata. Une pluie torrentielle inonda les rues étroites de Parenza, laissant après elle une atmosphère très rafraîchie qui ranima un peu Emmanuel.

Pietro, le domestique du signor Salvi, servit le thé accompagné de pâtisseries, et le vieillard devisa avec son hôte jusqu'à l'instant où ils entendirent une voiture s'arrêter.

Emmanuel se raidit, en crispant ses doigts à l'accoudoir du vieux fauteuil. Allait-il deviner, à la physionomie de Flavio, si celui-ci avait réussi dans son odieuse entreprise ?

Paolo Salvi allait à la porte, l'ouvrait...

– Tu rentres tôt, Flavio. L’orage a dû te prendre en route...

– Oui, pendant une panne. J’ai été trempé.

– Tu n’avais pas de manteau ?

– Eh ! non. Il faisait chaud ce matin. Si je n’ai pas pris un bon rhume, j’aurai de la chance, car j’étais en nage après m’être escrimé à remettre en marche cette maudite voiture.

La voix de Flavio dénotait une certaine mauvaise humeur. Quand il entra dans la pièce un peu sombre, Emmanuel vit ses traits tendus, le pli maussade de sa bouche. Il pensa, le cœur desserré tout à coup : « Il n’a pas dû réussir à la revoir ! »

Une semaine plus tard, Emmanuel et son cousin quittaient Parenza. Flavio n’était pas remis encore d’une sérieuse bronchite qui l’avait tenu au lit et ensuite à la chambre presque jusqu’au jour du départ. Néanmoins, il avait décidé de se rendre à Rome, voulant, disait-il, revoir les peintures de la Sixtine. Mais, dès le surlendemain de son arrivée, à la suite d’une sortie dont il ne confia pas le but à Parville, il se déclara très

fatigué pour demeurer plus longtemps et prit le chemin de la France. Depuis ce jour où il était revenu de Florence – où d'ailleurs – il avait de fréquents accès de maussaderie et semblait ne s'intéresser à rien. Mais pas une fois, il ne prononça le nom de Giovanna – non plus, d'ailleurs, que celui de son père et de son oncle.

Sans doute comprenait-il que le départ de la jeune fille avait une tout autre cause que celle dont parlait don Andréa. Peut-être même celui-ci avait-il donné une fausse indication pour dérouter les recherches possibles. Giovanna n'était probablement pas chez son parrain. Se voyant joué par don Andréa, Flavio avait décidé aussitôt ce voyage à Rome, sachant que le comte Pavelli possédait en cette ville une maison de rapport où il se réservait un pied-à-terre pour l'hiver. Mais là encore, il avait dû être déçu...

Se tiendrait-il pour battu ? En tout cas, il rentrerait en France. Mais don Mario reviendrait un jour soit à sa demeure toscane, soit à son logis de Rome. Flavio escomptait peut-être ce moment pour guetter la proie convoitée.

Ainsi, en quittant l'Italie, Emmanuel emportait cette inquiétude dans son cœur envahi par l'amour, son premier amour.

## **Deuxième partie**

# I

M<sup>me</sup> Buques déposa sur le tapis le petit griffon étendu sur ses genoux, prit sa canne et se leva. Elle marcha vers l'une des portes vitrées ouvertes, à petits pas claudicants. Une robe de crêpe noir tombait en larges plis autour de la taille menue. La pointe de dentelle blanche posée sur les cheveux argentés encadrait un mince visage ridé. Quand la vieille dame fut sur la terrasse qui occupait tout le devant de cette façade, le soleil l'enveloppa, le fluide soleil d'hiver et l'air doux, parfumé au passage par les eucalyptus voisins.

– Viens-tu avec moi, Vanna ? Je vais jusqu'au pavillon.

La jeune fille qui lisait, à demi-étendue dans un fauteuil de rotin, près des balustres de pierre garnis de géraniums, leva la tête en répondant :

– Très volontiers, ma cousine.

La lumière éclairait son visage un peu pâle, un peu amaigri. Les lèvres souriaient, mais avec quelque contrainte. Dans la voix, on discernait une note de lassitude.

M<sup>me</sup> Buques s'approcha. Giovanna, debout maintenant, dépassait de presque toute la tête la petite vieille dame. Celle-ci leva ses yeux, gris et un peu perçants, et considéra attentivement la jeune fille.

– Tu n'as pas encore bonne mine, ma petite enfant. Voici cependant quinze jours que tu es ici. Tu ne t'ennuies pas, au moins ?

– Oh ! non, ma cousine ! Vous êtes si bonne ! Et ce pays me plaît tant !

– Allons, c'est bien ! Mais il te faudrait un peu de distractions. Maintenant que M<sup>me</sup> de Morandes sera au pavillon, tu auras là une agréable compagne.

La bouche de Giovanna eut une crispation légère.

– Je n'y tiens pas beaucoup, ma cousine, j'aime la solitude.

– Ta ta ta ! La solitude, ce n'est pas bon à ton âge. Depuis que tu as quitté le couvent, tu vivais trop seule entre ton père et don Andréa. Il faut changer cela, ma mignonne. Luce de Morandes est charmante, comme tu le verras : aimable, intelligente, pétrie de finesse et de bonté. Les petites filles sont des amours. Tu verras, ma Vanna.

Elle prit le bras de Giovanna, qui venait de déposer son livre sur le fauteuil. Toutes deux se dirigèrent vers une des extrémités de la terrasse, descendirent un escalier orné de grands vases de poterie vernissée d'où s'élançaient des plantes fleuries. Passant entre des bosquets de lauriers-roses, elles atteignirent un mur où s'encastrait une petite porte qu'ouvrit M<sup>me</sup> Buques.

Au-delà commençait une pinède. Le doux parfum résineux enveloppa les deux femmes, tandis qu'elles avançaient dans un sentier sinueux tracé à travers la plantation. Celle-ci appartenait à M<sup>me</sup> Buques. Elle l'avait achetée six ans auparavant, en même temps que la villa qui s'élevait au-dessus de Cannes, avec son verger

d'orangers et de figuiers. Italienne par sa naissance, M<sup>me</sup> Buques était veuve d'un Français enrichi en Argentine par l'élevage. Elle passait l'hiver dans cette demeure et le reste de l'année dans son château du Périgord. Cousine de la mère du comte Pavelli, elle n'avait eu depuis la guerre que des relations épistolaires avec celui-ci lorsque, quelques semaines auparavant, répondant à une invitation faite à plusieurs reprises, il lui avait annoncé son arrivée avec sa fille. Après un séjour d'une semaine, il repartait, lui laissant Giovanna pour tout l'hiver.

Le sentier que suivaient la vieille dame et sa compagne aboutissait à une clairière où s'élevait un vieux pavillon à un étage, fait de pierre et de marbre gris. M<sup>me</sup> Buques le louait depuis trois ans à la jeune veuve d'un officier, mère de deux petites filles dont une, très délicate, ne pouvait supporter le rude hiver d'Auvergne. Trois degrés menaient à la porte surmontée d'un fronton grec. Les vantaux de bois, peints en gris et vitrés, étaient ouverts sur une salle carrelée de blanc et noir, garnie de vieux meubles provençaux. M<sup>me</sup> Buques entra, et Giovanna la suivit.

D'une pièce voisine, une jeune femme surgit, vêtue d'une blouse de ménage, ses cheveux blonds un peu ébouriffés. Elle eut une exclamation de surprise joyeuse.

– Vous, chère madame ! Quelle bonté de vous déranger ainsi ! Je comptais aller vous voir vers la fin de l'après-midi, quand j'aurais tout mis en ordre ici.

– J'avais hâte de vous souhaiter la bienvenue, ma chère enfant, et de revoir mes petites amies... Je vous présente ma jeune cousine, Giovanna Pavelli, que son père m'a confiée pour tout l'hiver.

Un visible étonnement parut dans les yeux de la jeune femme – de clairs yeux gris qui enveloppèrent d'un rapide coup d'œil Giovanna.

– Ah ! Vous m'aviez dit, en effet, qu'il vous restait un peu de parenté en Italie... Mademoiselle, je suis fort heureuse de faire votre connaissance.

Elle était simple, cordiale, sympathique. Avec une grâce non affectée, elle faisait asseoir ses

visiteuses, prenait place sur un escabeau après avoir enlevé sa blouse. Giovanna considérait avec plaisir cette mince femme au sourire agréable, au regard sincère et vivant. Mais elle se demandait : « À qui ressemble-t-elle ? Où ai-je vu ces traits fins, ce teint clair, ce regard d'un gris si doux ? »

Les deux petites filles, Paule et Colette, accoururent pour souhaiter le bonjour à leur vieille amie. Paule avait huit ans. Elle était blonde comme sa mère, avec des yeux bleus, sérieux et pensifs. Des boucles châtain clair entouraient le visage rieur de Colette, la cadette, au teint frais et aux beaux yeux couleur de lin.

– Il va falloir trouver une remplaçante à M<sup>lle</sup> Brunot pour leurs leçons de piano, dit M<sup>me</sup> Buques en caressant la joue de Paule assise près d'elle sur un tabouret.

– Je m'en suis occupée. Mon amie, M<sup>me</sup> Boveil, qui passe l'hiver à Nice comme vous le savez, m'a écrit que le professeur de sa fille vient à Cannes deux fois par semaine pour y donner des leçons et accepte de monter jusqu'ici, à condition que je paye un supplément pour la

voiture. Cette M<sup>me</sup> Faldella est, paraît-il, excellente musicienne et très consciencieuse.

– Fort bien. Mais c’est ma voiture qui ira la chercher et la reconduira... Non, non, ma chère amie, je n’accepte pas de refus ! Cela fera du bien à mon paresseux chauffeur, qui a vraiment trop peu de travail. Maintenant, nous vous laissons. Quand vous serez installée, venez me voir, le matin, l’après-midi, le soir, quand vous voudrez... Ah ! mais, je ne vous ai pas demandé des nouvelles de votre frère ?

– Il va beaucoup mieux. Je l’attends la semaine prochaine. Il finira de se remettre ici.

– Quand se termine son congé ?

– Fin janvier. Mais je voudrais le déterminer à donner sa démission et à faire de la médecine civile.

– Qu’en dit-il ?

– Il hésite. À cause de moi, peut-être s’y décidera-t-il.

– Je le souhaite pour vous, chère enfant. J’aurai plaisir à le revoir, car il m’est

extrêmement sympathique. Allons, sauvons-nous maintenant, ma petite Vanna. Nous avons assez dérangé cette pauvre Luce.

Quand elle fut avec sa jeune compagne dans le sentier menant à la villa, M<sup>me</sup> Buques demanda :

– Vous plaît-elle, ma locataire ?

– Beaucoup ! J’aime son regard... Il me rappelle quelqu’un. Ses traits aussi...

Les sourcils un peu rapprochés, Giovanna cherchait en sa mémoire.

– Quelqu’un... Je ne sais qui...

– Ses petites filles sont charmantes, bien élevées. Paule est très intelligente. Elle ressemble beaucoup, physiquement et moralement aussi, d’après sa mère – à son oncle et parrain, le docteur Parville.

– Le docteur Parville ?

Avec un sursaut d’étonnement, Giovanna s’arrêtait. D’une voix que l’émotion étouffait un peu, elle répéta :

– Le docteur Parville ?... Est-ce que... il

s'appelle Emmanuel ?

– ... En effet. Aurais-tu entendu parler de lui ?

Arrêtée à son tour, M<sup>me</sup> Buques considérait avec surprise la physionomie légèrement altérée de sa compagne.

– Je le connais... Il est venu en septembre à Parenza... avec... son cousin. Ils sont venus chez nous pour les fouilles...

– Ah ! bien ! dit M<sup>me</sup> Buques.

Elle se remit en marche et Giovanna l'imita. Du coin de l'œil, M<sup>me</sup> Buques regardait le fin profil, la lèvre un peu crispée, les cils qui tremblaient au coin de l'œil.

– ... Une nature remarquable, je le crois, ce Parville. Sa sœur en dit tout le bien possible. Je l'ai vu il y a deux ans, quand il a passé ici la plus grande partie de son congé. Il m'a paru la droiture même, un honnête homme dans toute l'acception du terme, et en même temps une forte intelligence. Ne t'a-t-il pas produit la même impression, Vanna ?

– Je l'ai très peu vu... Il a été malade pendant

presque tout son séjour...

Giovanna répondait brièvement, de cette même voix sans timbre.

– Oui, il a un long congé de convalescence. Notre climat finira de le remettre complètement, s'il en est besoin.

Après cela, elles gardèrent le silence. La vieille dame semblait songeuse. Quand elle fut assise de nouveau dans le grand salon aux parois de stuc, elle demanda à Giovanna de lui faire un peu de musique. Jusqu'au dîner, pendant la soirée ensuite, elle chercha à distraire sa jeune compagne par des souvenirs de ses voyages, contés avec originalité, par une lecture intéressante qu'elle lui demanda de faire à haute voix. Mais elle voyait toujours cette ombre sur les yeux aux couleurs changeantes, cette tristesse au coin des lèvres, même lorsqu'elles souriaient. Et puis, quand Giovanna serait seule, dans sa chambre, il n'y aurait plus personne pour essayer d'écartier le souvenir de cet homme, si vivement évoqué par le nom du frère de Luce.

Plus personne. Elle se tenait debout sur le

balcon, et tous les parfums de la nuit fraîche l'enveloppaient. Une échappée entre les arbres permettait d'apercevoir au loin la forme sombre des îles. Tous les bruits de la rive, de la fête nocturne mouraient avant d'arriver jusqu'ici. La nuit, le silence. Rien, ni personne, n'interromprait le défilé des souvenirs.

Les doigts glacés serraient la pierre du balcon. Non, elle ne voulait plus penser... elle avait en son cœur promis à Dieu d'éloigner à jamais le souvenir de celui qui s'était fait aimer avec cette subtile fourberie, celui qu'elle ne pouvait aimer sans péché.

Flavio Salvi... Il lui semblait entendre encore la voix froide de son père disant au cours du déjeuner, à don Andréa :

– Je croyais le cousin de Paolo Salvi célibataire ! Eh bien ! non, il paraît qu'il est marié, mais séparé de sa femme.

Ce choc au cœur, cette affreuse surprise... et l'envie de crier : « Non, non, on nous a trompés ! »

Don Andréa disait : « Ah ! » et elle rencontrait son regard inquiet, tourmenté. Il demandait :

– Comment le sais-tu, Mario ?

– Le Père Salvatore l’a appris, dernièrement.

– Comment le signor Salvi ne nous l’a-t-il pas dit ?

– Oh ! cela ne m’étonne pas de lui ! Il pense à peu de chose en dehors de ses mascottes.

Giovanna se raidissait, mordait ses lèvres qu’elle sentait trembler. Impossible d’achever ce qui restait sur son assiette. Il lui semblait qu’elle étouffait et son regard voilé discernait comme à travers une brume don Mario et don Andréa. Tous deux continuaient de parler, sans paraître s’apercevoir de ce trouble. À la fin du déjeuner, don Mario avait dit :

– J’ai affaire à Pérouse, ces jours-ci. Je t’emmène, Vanna. Notre cousine Videlli sera contente de te voir.

Elle avait quitté la table à bout de forces, s’était précipitée dans sa chambre, et là... ô mon Dieu ! vous savez quel terrible débat se livra dans

ce cœur déjà possédé par la passion. Vous savez qu'enfin, dans cette âme brisée, le devoir l'emporta.

Contre la balustrade de la terrasse, les mains froides s'appuyaient plus fort. Affreux débat, qui s'était renouvelé plus d'une fois pendant ce long séjour à Pérouse, imaginé par don Mario – elle le comprenait bien – pour l'éloigner de ce Flavio qu'il accueillait auparavant sinon cordialement, du moins sans déplaisir. Ce Flavio marié qui ne pouvait être pour sa fille un époux. Elle n'en voulait pas à son père. Elle lui était reconnaissante d'écarter la tentation. Mais parfois...

Elle mit son visage entre ses mains qui tremblaient. Parfois, comme une rafale, la révolte avait passé en son âme, et ce désir de fuir, de le retrouver, celui qui la cherchait peut-être. Il lui avait dit : « Giovanna, je vous aime, je ne pourrais vivre sans vous. » Cette voix semblable à une caresse, ces yeux dont la douceur amoureuse enivrait...

Avec un gémissement, Giovanna se laissa

glisser sur les genoux.

Son visage restait enfoui entre ses doigts crispés. Elle murmurait : « Seigneur ! Seigneur ! » Cri de l'enfant dans les ténèbres, qui appelle Celui dont il attend le secours. Cri de la créature abîmée dans la honte de sa faiblesse. Combien de fois l'avait-elle ainsi jeté vers le ciel, au cours de ces longues semaines ! Et l'apaisement venait – sans l'oubli. Il suffisait d'un rappel de ce récent passé pour que la tourmente passât de nouveau sur son âme encore blessée par cet amour interdit.

Cet amour venu comme un voleur pour prendre son cœur sans défiance. De toute sa fierté en révolte, elle méprisait l'homme qui l'avait éveillé en elle. Mais elle ne pouvait oublier qu'elle avait répondu par un acquiescement de tout son être à cette demande : « M'aimez-vous, Giovanna ? »

Elle frissonna, dans la fraîcheur de cette douce nuit de lune, dans ce pur silence qui enveloppait sa douloureuse méditation.

## II

En arrivant au pavillon où habitait sa sœur, Emmanuel savait déjà que Giovanna se trouvait chez M<sup>me</sup> Buques. Luce lui avait écrit : « Notre propriétaire a en ce moment chez elle une cousine qui s'appelle Giovanna Pavelli. D'après ce que tu m'en as dit, ce doit être cette jeune personne dont ce démon de Flavio a cherché à se faire aimer. Elle est charmante, mais m'a semblé un peu triste. »

Ce dernier mot avait presque éteint la joie qui tout à coup flambait dans l'âme de Parville. Triste ? Le regrettait-elle donc, ce misérable séducteur ? L'aimait-elle à ce point que le mépris ne pût tuer en elle le souvenir ?

Et pourquoi pas ? Claire n'avait pu chasser d'elle cet amour, qu'elle détestait pourtant. Il est vrai qu'elle était sa femme et pouvait le conserver sans faute. Mais Giovanna luttait peut-être pour

s'en délivrer sans avoir pu encore y parvenir.

Emmanuel la vit le lendemain de son arrivée. Il avait assisté avec sa sœur à la messe dominicale dite dans une petite chapelle proche de la villa. M<sup>me</sup> Buques et Giovanna s'y trouvaient aussi. En sortant, ils se retrouvèrent tous devant la porte. Parville serra la main que lui tendait la jeune fille avec un mot d'accueil qu'essayait d'accompagner un sourire. Il vit un peu de trouble sur cette physionomie dont chaque trait, chaque expression étaient restés gravés dans son souvenir. Lui-même eut une brève impression de gêne. Peut-être croyait-elle que Flavio lui avait fait des confidences. En tout cas, il devait lui rappeler douloureusement le subtil enchanteur qu'il avait accompagné deux fois à la villa Pavelli.

Il la revit dans l'après-midi. M<sup>me</sup> Buques avait convié ses voisins à venir prendre le thé chez elle. Luce et Giovanna le servirent dans le salon éclairé par les derniers feux du soleil. Quand ce fut fait, Giovanna revint s'asseoir sur le canapé près de sa vieille parente. Elle parlait peu,

semblait distraite, souriait avec effort. Emmanuel, le cœur serré, songeait : « Elle souffre. » Et le sourd ressentiment contre Flavio trouvait en lui une force nouvelle.

Cependant, elle prit intérêt à l'entretien quand on vint à parler musique. Sur la demande de M<sup>me</sup> de Morandes, elle joua une sonate de Mozart. Après cela, elle parut retrouver un peu de gaieté, se déclara enchantée d'accompagner le violon du docteur Parville, s'il voulait l'apporter un de ces jours.

– Venez demain, docteur, dit M<sup>me</sup> Buques, dont le regard, fréquemment, allait d'Emmanuel à sa jeune parente. J'aimerais vous entendre. Luce m'a dit que vous étiez bon musicien... À propos, chère amie, les petites ont-elles commencé leurs leçons ?

– Oui, M<sup>me</sup> Faldella est venue hier matin. Je ne puis encore bien juger si elle est bon professeur. Mais elle paraît sérieuse, intelligente, elle a de bonnes manières. Ce dut être une jolie femme, et quelque fané que soit son visage, il subsiste en cette physionomie un charme singulier.

– Quel âge a-t-elle ?

– Une quarantaine d’années, je pense.

M<sup>me</sup> de Morandes regardait Giovanna en répondant ainsi. Elle ajouta, sur un ton de légère surprise :

– Elle a votre regard et votre sourire, mademoiselle.

Paule, qui jouait un peu plus loin avec sa sœur, releva la tête.

– Je me demandais à qui elle ressemblait, maman. Elle est bien gentille, en tout cas.

– Allons, tant mieux ! dit M<sup>me</sup> Buques. Pourvu qu’avec cela elle leur donne de bonnes leçons, tout ira bien.

Parville, silencieux, écoutait distraitement. Toute son attention se concentrait sur le jeune visage amaigri qu’éclairait une lampe voisine maintenant allumée, sur ces lèvres pensives, ces doux yeux graves. Comme il l’aimait ainsi, tellement différente de celle qu’il avait vue sourire à Flavio ! Giovanna, victime innocente, un instant proche de l’abîme et qui sans doute en

conservait encore le vertige. Ah ! qu'il pût l'en délivrer ! Qu'il pût lui rendre la paix et la joie !

Il songea, ébloui par cet espoir : « Pourquoi pas ? »

Ils se rencontrèrent chaque jour, désormais. M<sup>me</sup> Buques semblait prendre à tâche de les réunir. Outre les séances de musique quotidiennes, il y avait les promenades en compagnie de Luce et des enfants, soit pédestres, soit dans la voiture récemment acquise par Emmanuel. Celui-ci, un soir, emmena sa sœur et Giovanna à Cannes, pour un concert. Sous le moindre prétexte il venait à la villa, sûr du bon accueil de M<sup>me</sup> Buques et du sourire amical de Giovanna. Le pavillon sous les pins recevait aussi fréquemment la visite de la jeune fille. Elle aimait s'entretenir avec la fine et discrète Luce, elle semblait apprécier l'atmosphère calme et gaie de cet intérieur. Volontiers, elle parlait de son long séjour au couvent, de la villa ombrienne, des fouilles chères à l'oncle Andréa. Mais jamais le nom de Flavio n'était prononcé. Elle ne faisait même pas allusion au séjour du docteur Parville à

Parenza, à ses deux visites à la villa Pavelli. M<sup>me</sup> de Morandes se gardait également d'en souffler mot. Quand son frère et Giovanna se trouvaient ensemble, elle les considérait du même air que M<sup>me</sup> Buques. Lorsque celle-ci, un jour, lui demanda : « Que diriez-vous d'un mariage entre votre frère et Vanna ? » elle hocha d'abord la tête avant de répondre avec hésitation :

– Je ne sais... je crois qu'Emmanuel l'aime. Quant à elle...

– Eh bien ! si elle ne l'aime déjà, elle l'aimera bientôt. C'est un être si parfait, votre frère, ma chère amie !

– La perfection n'a rien à voir avec l'amour.

M<sup>me</sup> Buques regarda en face la jeune femme.

– Luce, à quoi songez-vous ? Le docteur a-t-il connu la méchante entreprise de son cousin contre cette pauvre petite, et vous en a-t-il informée ?

– En effet. Je sais que don Mario a dû soustraire sa fille aux recherches éventuelles de Flavio. J'ai deviné que Giovanna n'est pas encore

guérie de cet amour...

– C'est votre frère qui doit l'en guérir, Luce ! Elle l'apprécie beaucoup, elle prend visiblement plaisir à sa compagnie. Sa gaieté semble revenue et je ne vois plus dans ses yeux cette tristesse qui m'inquiétait.

– Je l'ai remarqué aussi. Emmanuel, je le crois, en est très épris. Il ne m'a pas fait de confidences, mais j'ai dû le deviner à un certain degré d'émotion quand il me parlait d'elle et de Flavio, puis ici, en voyant de quelle manière il la regarde.

– Eh bien ! son amour gagnera celui de Vanna. Laissons faire, ma petite amie ; vous verrez que nous aurons ici bientôt des fiançailles.

– Si ce mariage doit être pour le bonheur de mon frère, je le souhaite. Elle est très sympathique, paraît soigneuse et bonne... Sa mère vit-elle encore ?

– Je l'ignore. Depuis que Mario s'est séparée d'elle – Vanna avait alors quatre ans – il n'en a plus entendu parler. Du moins, il ne me l'a jamais

dit. Sa fille la croit morte à l'étranger. On lui a raconté cela pour qu'elle ne s'étonne point que sa mère ne repose pas dans le caveau de famille.

– Elle était trop jolie, paraît-il ?

– Je ne l'ai pas connue. À cette époque j'étais en Argentine. Mais sa fille lui ressemble. Mario en était fort amoureux, je crois. Ce dut être un coup terrible pour lui. Mais il est de nature renfermée, de telle sorte qu'on ne peut savoir jusqu'à quel point il a souffert de cette rupture.

– Flavio Salvi l'a connue avant la guerre. Elle vivait avec un Hongrois. Une femme singulièrement séduisante, d'après lui, avec un certain halo de mystère qui lui donnait encore plus d'attrait.

– Une femme dangereuse, en un mot. Vanna ne sera pas ainsi. Elle est sincère et bonne, elle aime la vie calme, les voies droites. Emmanuel trouvera en elle une parfaite épouse, croyez-moi.

– Oui, mais il faut qu'elle oublie l'autre, complètement.

– Elle l'a déjà oublié ! déclara

péremptoirement M<sup>me</sup> Buques.

Luce ne dit rien, mais songea : « Je n'en suis pas si sûre ! »

### III

Trois semaines après son arrivée, Emmanuel apprit à sa sœur qu'il songeait sérieusement à quitter la médecine militaire pour s'établir à Antibes. Un vieux médecin de cette ville désirait se retirer. La clientèle serait bonne, et il céderait à son successeur, dans d'excellentes conditions, l'agréable villa qu'il possédait là.

Ce projet, dont il avait déjà été question vaguement, réjouissait Luce. Ainsi Emmanuel resterait en France, et chaque hiver elle se retrouverait avec lui.

– Tu habiterais chez moi, ajouta-t-il. Je ne connais pas toute la maison, car j'ai dit au docteur Gley que je viendrais la visiter avec toi. Mais il y a, paraît-il, trois grandes chambres en plein midi. Les enfants seraient là parfaitement, avec un fort joli jardin à leur disposition.

– Oui, cela pourra se faire tant que tu ne seras

pas marié.

– Oh ! quand même, il y aurait de la place pour toi et les petites. D'ailleurs, je ne sais...

La phrase resta en suspens. Emmanuel, d'une main un peu nerveuse, remit entre ses lèvres la cigarette allumée un instant auparavant. Il regardait distraitement devant lui, dans l'allée entre les pins où le soleil étendait ses longues traînes de lumière. Un pli se formait au coin des lèvres fermes. Luce, discrètement, le regardait. Ils se trouvaient tous deux sous un berceau de jasmin, près du pavillon. À quelques pas de là, une porte-fenêtre entrouverte laissait parvenir une voix de femme et une voix d'enfant. Paule prenait sa leçon de solfège avec M<sup>me</sup> Faldella.

– Veux-tu que nous allions demain voir cette villa, Luce ?

– Oui, je veux bien. Est-il pressé de s'en aller, ce docteur ?

– Mais non, il me laisse tout le temps pour réfléchir. Ma décision dépendra de certaines choses...

Encore un long silence. La voix de Paule s'était tue, on n'entendait plus que celle du professeur, un peu menue, mais pure, légère, avec parfois une toute petite intonation brisée. Elle chantait en italien une barcarolle.

– Elle a une jolie voix, tu ne trouves pas, Emmanuel ?

– En effet. Elle paraît bon professeur. Paule semble travailler sérieusement avec elle.

– Oui, je l'ai constaté. C'est en outre une femme très bien élevée, très discrète, et qui semble avoir souffert, si l'on en croit sa physionomie. Mais elle ne dit jamais un mot de sa vie, et j'ignore même si elle est veuve, si elle a des enfants.

À ce moment, M<sup>me</sup> Faldella cessa de chanter. Il y eut un échange de paroles entre elle et l'enfant, puis la porte fut entrouverte et Paule parut sur le seuil.

– Maman, M<sup>me</sup> Faldella demande si elle peut venir mercredi dans l'après-midi ?

– Mais certainement...

Luce se levait, faisait quelques pas vers la porte vitrée. Emmanuel l'imita, machinalement. Derrière l'enfant paraissait une femme mince, vêtue de noir. Emmanuel, dans le pâle visage un peu flétri, ne vit d'abord que les yeux, clairs et doux, un peu meurtris, sur lesquels battaient de légers cils châtons. Des yeux pleins d'une pensée mélancolique. Des yeux qui lui en rappelaient d'autres...

– ... Venez quand vous voudrez, madame. Paule sortira avant ou après la leçon, voilà tout.

– Eh bien ! à quatre heures, voulez-vous ?

– C'est entendu... Êtes-vous contente de votre élève ?

– Très contente.

M<sup>me</sup> Faldella regardait Paule, qui levait les yeux sur elle. Ses lèvres d'un rose pâli, un peu longues, eurent un fugitif sourire par lequel tout ce visage de quadragénaire parut transformé.

– Elle travaille vraiment bien et je crois qu'elle a beaucoup de goût pour la musique.

– Oh ! avec vous, madame, c'est très agréable

d'apprendre ! dit spontanément Paule.

Elle offrit son front à M<sup>me</sup> Faldella, qui se pencha pour y mettre un baiser. Emmanuel vit le profil resté fin, un bandeau de noirs cheveux brillants dépassant la très simple toque. Quand M<sup>me</sup> Faldella se redressa, il remarqua le pli de tristesse qui remplaçait au coin de la bouche le sourire évanoui.

Dans l'allée de pins apparaissait la voiture de M<sup>me</sup> Buques venant chercher le professeur de Paule. M<sup>me</sup> Faldella descendit le degré de la porte-fenêtre, serra la main de Luce, répondit au salut de Parville et s'en alla vers l'automobile, accompagnée par son élève.

Emmanuel la suivit des yeux. Cette grâce dans l'allure, cette séduisante souplesse... Il les connaissait, il les admirait chaque jour chez une autre, plus jeune, qui avait ce même étroit visage, ce sourire.

Il dit, pensant tout haut :

– Elle ressemble à la mère de donna Giovanna !

Luce le regarda avec stupéfaction.

– La mère de donna Giovanna ? Tu ne la connais pas ?

– J’ai vu un portrait d’elle, chez Flavio. Je t’ai raconté cela.

– Ah ! oui ! Vraiment, tu crois que ce serait elle ?

– Ce n’est pas impossible. M<sup>me</sup> Faldella est italienne. Elle doit avoir à peu près l’âge de la comtesse Pavelli.

– Alors, elle aurait changé de vie ? Pourquoi pas, après tout ? Mais si nous ne nous trompons pas, quel ennui, Emmanuel ! Vois-tu, si elle se rencontre ici avec sa fille !

– Elles ne se connaissent pas.

– Mais la mère, devant une telle ressemblance, et en entendant son nom, saura bien que c’est sa fille. Alors, si elle se fait reconnaître... Giovanna qui la croit morte... Et quelle affaire quand le comte Pavelli apprendrait cela !

– Tu as raison !

Une soudaine inquiétude s'emparait d'Emmanuel. Don Mario rappellerait aussitôt sa fille. Alors, fini l'espoir de conquérir peu à peu le jeune cœur abusé, peut-être tout prêt à se dégager du souvenir dangereux.

– ... Ne serait-il pas bon de prévenir M<sup>me</sup> Buques, pour qu'elle n'envoie pas donner à Giovanna aux heures où les petites prennent leur leçon ?

– Oui, nous pouvons lui faire part de cette idée... une simple idée, au fond, car il existe parfois des ressemblances...

– Il y a là plus qu'une ressemblance physique : un attrait indéfinissable, dans le regard, dans le sourire, qui existe chez l'une et chez l'autre. En cette femme presque vieillie, j'ai revu la Grazia du pastel que le vieux Barbeau apporta un jour à Flavio.

– Eh bien ! j'en parlerai aujourd'hui à M<sup>me</sup> Buques. Mieux vaut prendre les précautions nécessaires, en tout cas. Mais si tu as vu juste, quelle coïncidence, que cette présence de Giovanna ici, alors que par hasard nous nous

trouvons en rapport avec sa mère !

– Les coïncidences ne sont pas rares dans la vie. Tâche de savoir le prénom de M<sup>me</sup> Faldella. Cela nous renseignerait tout à fait.

– À moins qu'elle l'ait changé aussi. Puis ce n'est pas facile de trouver un prétexte, car elle parle peu et jamais d'elle-même, comme je te le disais tout à l'heure. Enfin, j'essaierai... En tout cas, dès cet après-midi, j'irai prévenir M<sup>me</sup> Buques.

La voiture s'éloignait, Paule revenait vers sa mère et son oncle. Emmanuel dit qu'il allait faire une courte promenade avant le déjeuner. Il s'engagea dans l'allée de pins, songeur, préoccupé. Tout au bout, la petite porte du jardin de M<sup>me</sup> Buques était entrouverte. La vieille dame avait dit une fois pour toutes à ses locataires qu'ils pouvaient venir se promener chez elle tant qu'ils le voudraient. Emmanuel poussa la porte, longea le massif de lauriers-roses et se trouva dans le parterre bordé d'orangers, qui développait ses longues plates-bandes fleuries et ses miroirs d'eau jusqu'à une terrasse aux balustres de

marbre terminant la propriété. Après cela, le terrain s'abaissait, couvert d'une abondante végétation d'arbustes, rejoignant des jardins proches de Cannes.

De cette terrasse, la vue s'étendait jusqu'à la mer, jusqu'aux îles éclairées par cette lumière légère, cette blonde lumière d'hiver dont toute l'atmosphère semblait imprégnée. Un étroit bateau peint en clair, voiles tendues, glissait sur l'eau paisible, bleue et scintillante. Des eucalyptus dressés de chaque côté de la terrasse, un parfum délicat s'exhalait dans l'air tiède. Une grande paix enveloppait Emmanuel accoudé à la balustrade. Paix extérieure, qui pénétrait un peu en son cœur inquiet.

Il regardait la mer, les îles, sans les voir et il songeait : « L'aime-t-elle encore ? L'a-t-elle enfin chassé de son souvenir ? Comment le savoir ? Certes, elle semblait redevenue gaie, et ces jours derniers il n'avait plus revu d'ombre dans son regard. Mais se trouvait-elle suffisamment guérie pour écouter d'autres paroles d'amour et pour aimer celui qui les lui

dirait ? »

Il ferma à demi les yeux afin de mieux revoir en pensée le cher visage. Mais près de lui en apparut un autre, fané, meurtri par la vie, avec ses clairs yeux tristes, l'émouvante mélancolie de cette bouche dont le sourire, tel qu'il l'avait surpris, n'avait plus rien d'équivoque, mais semblait contenir encore un peu de mystère.

Était-ce vraiment la mère de Giovanna ? Cette M<sup>me</sup> Faldella semblait mener une vie très digne, d'après ce qu'en savait Luce. Rien de surprenant que Grazia, au milieu de sa vie coupable, eût entendu la voix divine l'appelant au repentir.

Visiblement, cette femme avait souffert. Désillusions ? Remords ? Chagrin d'avoir été à jamais séparée de son enfant ? Le tout ensemble, peut-être. Mais, quels qu'eussent été ses torts, Emmanuel ne pouvait se défendre d'une instinctive sympathie à son égard – sympathie qu'il n'éprouvait pas pour l'homme concentré dans sa froideur qui était son mari.

Une cloche aux vibrations argentines sonna l'angélus, non loin de là. Emmanuel se redressa,

jeta un dernier coup d'œil sur l'éblouissant azur de la mer et du ciel, puis se détourna et revint vers le parterre. Comme il s'approchait de la terrasse qui précédait la villa, il vit Giovanna qui commençait à descendre les marches. Elle tenait entre ses bras le petit griffon de M<sup>me</sup> Buques. Un gai sourire répondit au salut d'Emmanuel.

– Ah ! bonjour, docteur ! Vous faites un petit tour de promenade ?

– Je rentre maintenant, donna Giovanna. L'heure du repas est proche et ma sœur aime l'exactitude.

– Elle a raison. Quelle femme charmante ! J'ai déjà pour elle une grande amitié. Vous le lui direz de ma part, voulez-vous ?

– Certes, je le ferai ! Elle en éprouvera le plus vif plaisir, car la sympathie est réciproque, je puis vous l'affirmer !

– Tant mieux ! Je me réjouis qu'elle soit ici pour un certain temps encore. Et vous, docteur, est-ce décidément le mois prochain que vous repartirez ?

Se trompait-il, en croyant saisir une sorte d'inquiétude dans cette voix, un regret – peut-être plus, un peu d'angoisse – dans ces yeux d'où la gaieté disparaissait ?

Il dit vivement :

– Très probablement, je ne repartirai pas. Je vais sans doute donner ma démission et prendre la succession d'un médecin d'Antibes.

Ce fut, sur la physionomie de Giovanna, comme une détente joyeuse.

– Quelle bonne nouvelle ! M<sup>me</sup> Buques va être bien contente ! Elle souhaitait cela pour vous, pour M<sup>me</sup> de Morandes

M<sup>me</sup> Buques seulement ? Se leurrerait-il, en pensant qu'une autre était heureuse aussi à l'idée de cette décision ?

– ... Mais je vous laisse, docteur. Il ne faut pas faire attendre Madame votre sœur. Moi, je vais promener un peu Pig.

Elle mit un baiser sur la tête du petit chien. Ses yeux riaient maintenant, si jeunes, si francs.

– Il remplace votre chatte. Ne vous manque-t-

elle pas, cette belle Isis ?

– Parfois, oui. Mais il y a des moments où je ne l’aimais pas. Je ne sais comment expliquer...

Les yeux clairs s’assombrissaient. Un pli d’angoisse creusait tout à coup les coins de la bouche.

– ... Isis me donnait alors l’impression d’une force mauvaise, d’une dangereuse grâce animale, d’un mystère caché sous ce charme félin, dans ce regard couleur d’or. Elle attirait en moi je ne sais quoi de profond, de secret, qui me donnait le vertige et me faisait trembler...

Le visage de Giovanna se tendait, ses lèvres frémissaient longuement. La voix devenait basse – presque un murmure. L’angoisse voilait ses yeux qui semblaient regarder en dedans, au fond mystérieux de l’âme.

Mais tout à coup le sourire reparut, sur cette bouche, dans ce regard. Un sourire un peu forcé, comme l’était l’accent moqueur de la voix qui disait :

– J’ai des idées un peu folles, parfois. Je ne les

raconte jamais à personne et je ne sais pourquoi je vous ennuie avec cela. Au revoir, docteur. À cet après-midi. N'oubliez pas d'apporter votre violon !

Elle descendit les degrés, en serrant le petit chien dans ses bras. Emmanuel suivit des yeux la souple silhouette vêtue de blanc qui s'en allait dans la tiède lumière de midi, cette Giovanna au cœur si jeune, si vivant, qui venait de lui révéler une secrète et singulière angoisse.

## IV

Dans son courrier, le lendemain, Emmanuel trouva une lettre de Flavio datée du Caire.

Il ne s'était pas remis de la bronchite contractée à Parenza, et au début de l'hiver, sur le conseil de son médecin, il était parti pour l'Égypte. Plusieurs cas de tuberculose dans sa famille paternelle l'incitaient à la prudence. Mais celle-ci n'avait pas dû tenir longtemps devant les distractions du Caire, d'après ce qu'il contait à son cousin. Il parlait assez longuement d'une Anglaise charmante, « pas du tout le type courant, brune aux yeux bleus, impétueuse, passionnée, un peu folle. Nous nous aimons beaucoup. »

Emmanuel jeta la lettre sur son bureau, en levant les épaules. Ah ! qu'il restât là-bas le plus longtemps possible, et qu'il ne le revît pas, en tout cas ! Qu'il ne se trouvât jamais sur le chemin

de Giovanna !

– C'est un garçon qui ne se soignera jamais sérieusement, dit Luce, quand son frère lui parla de cette lettre au courant du déjeuner. Il recherchera les jouissances de la vie jusqu'à ses dernières forces. Et alors... eh bien ! il aura recours au dévouement de sa femme, peut-être !

– Je l'en crois capable. Comme égoïsme, comme cynisme, je pense qu'il est difficile de faire mieux. Il doit supposer aussi que Claire l'aime toujours – ce qui est exact, jusqu'à un certain point.

Emmanuel et sa sœur étaient conviés cet après-midi-là à un thé chez M<sup>me</sup> Buques. Celle-ci recevait le fils d'un ami de son mari, qui passait avec sa femme une quinzaine de jours à Monaco. Tous deux se trouvaient déjà dans le salon de la villa quand les hôtes du pavillon y furent introduits. Georges Lorian, écrivain assez réputé, quadragénaire fringant, d'allure élégante, faisait contraste avec la blonde, molle, insignifiante personne qu'était M<sup>me</sup> Lorian. Il l'avait, disait-on, épousée pour sa fortune. Elle n'ouvrait la bouche

que pour énoncer une platitude, et considérait avec une visible béatitude la physionomie animée, expressive de son mari, causeur brillant, esprit en facettes – « rien de sérieux », pensait Emmanuel, un peu agacé.

Il remarqua bientôt que Giovanna l'écoutait avec un évident plaisir. Lui, de son côté, semblait la considérer comme la personne la plus intéressante de la réunion. Il s'adressait fréquemment à elle et son regard, clairement – trop clairement – témoignait de l'intérêt tout particulier qu'il éprouvait à son égard. Quand elle se leva pour servir le thé, il ne cessa de la suivre de ses yeux mi-clos, qui lui donnaient la mine d'un félin guettant sa proie.

Emmanuel, secrètement exaspéré, avait peine à garder son calme extérieur. Il eût voulu saisir cet homme au collet, le jeter hors de la pièce. Encore un odieux larron, celui-là, sans doute, encore un de ces êtres prêts à se jouer de l'innocence pour la précipiter dans l'abîme. Ah ! qu'elle lui donnât bientôt le droit de la protéger, cette trop charmante Vanna, cette image trop

fidèle, physiquement, de sa mère telle qu'elle devait être à vingt ans !

Il la regardait, souple et fine dans une robe blanche à fines rayures bleu pâle, très simple, à peine échancrée autour de son cou mince légèrement ambré, qu'entourait un collier de petites perles roses, présent de M<sup>me</sup> Buques. Rien en elle de recherché, aucun geste, aucune manœuvre de coquetterie. Cependant, cet attrait singulier dont Lorian semblait grisé, Emmanuel avait pu remarquer comme il s'exerçait sur d'autres, quand il avait accompagné sa sœur et donna Giovanna à quelque concert, dans quelque promenade. Jeunes gens, hommes mûrs semblaient avoir peine à détourner d'elle leurs regards émerveillés où montait une fièvre. Comme sa mère.

Mais elle ne devait pas avoir l'âme faible de Grazia. Elle était pure et loyale, capable de résister à tout ce qui menaçait de l'entraîner hors du devoir.

Surtout si elle aimait. Si elle l'aimait, lui, Emmanuel.

Les visiteurs se levaient pour prendre congé. Lorian s'avança jusqu'à une porte-fenêtre ouverte sur la nuit claire encore toute frissonnante du froid crépuscule qui l'avait précédée.

– L'air paraît ici encore plus délicieux qu'en bas ! Permettez-vous, madame, que nous fassions quelques pas dans ce parterre dont j'entrevois d'ici la belle ordonnance ?

– Mais tout à votre aise, cher monsieur ! Docteur, voulez-vous accompagner M. et M<sup>me</sup> Lorian jusqu'à la terrasse ? Il demeure une clarté suffisante pour qu'ils se rendent compte de la vue.

– J'y vais aussi, ma cousine, si vous le permettez ? demanda Giovanna.

– Soit, mais couvre-toi, mon enfant. Prends mon écharpe.

Le petit groupe quitta le salon où demeuraient la vieille dame et M<sup>me</sup> de Morandes.

Tout aussitôt, les marches de la terrasse descendues, Lorian se trouva près de Giovanna. Ils précédaient M<sup>me</sup> Lorian et Parville, celui-ci

obligé de demeurer près de la visiteuse. Il voyait devant lui l'écrivain penché vers sa compagne, lui parlant. Que disait-il ? Se bornait-il à quelques sots compliments, ou bien, plus subtil, versait-il quelque poison dans ce cœur sans défiance ?

Emmanuel n'écoutait pas les réflexions plates de M<sup>me</sup> Lorian. La pure nuit presque tiède le laissait insensible. Il ne voyait que ce couple, l'homme resté mince, bien pris dans son vêtement de bon faiseur, avec ses épais cheveux bruns lustrés, son allure élégante, la jeune fille en robe claire dont les épaules se cachaient sous la souple écharpe de loutre.

Près de la terrasse qui terminait le jardin, tous s'arrêtèrent. Pendant quelques secondes, ils regardèrent les îles endormies dans le silence nocturne. Une seule lumière, sur Saint-Honorat, se détachait comme une étoile dans la nuit. Des parfums montaient de la côte, des jardins épars sur les pentes. Un léger croissant paraissait dans le ciel et argentait délicatement la mer paisible.

– C'est admirable ! dit Lorian.

Que cette voix, un peu affectée, semblait

insupportable à Emmanuel !

– N'est-ce pas ?

Giovanna se tournait vers l'écrivain. Ses lèvres s'entrouvraient, montrant les fines dents nacrées. Elle sourit, et ses yeux prirent une douceur de velours.

– ... Je ne me lasse pas de cette vue. Chaque matin, je viens ici, à l'heure où le soleil se lève. Il projette sur les îles un reflet qui leur donne pendant quelques instants un aspect de féerie.

Lorian se pencha vers elle. Emmanuel devina, plus qu'il n'entendit, ces mots murmurés :

– La féerie, c'est quand vous êtes là, donna Giovanna... Une fée, une grâce divine...

Elle continuait de sourire. Les lèvres étaient maintenant presque closes et elles avaient ce pli de mystère qui accentuait sa ressemblance avec le portrait de Grazia. Ses yeux glissaient vers Lorian un regard à la fois moqueur et câlin. La faible clarté nocturne donnait à son visage un charme de rêve, dont Emmanuel, lui aussi, subissait le puissant prestige. Mais l'angoisse montait en son

âme devant ce regard, ce sourire. Déjà, il les avait vus, dans le jardin du comte Pavelli, s'adressant à Flavio...

Mais tandis que la bouche souriait encore, il vit dans les yeux clairs surgir une détresse, presque de l'épouvante, avant que sur eux s'abaissât la paupière. Giovanna s'écarta un peu, en serrant autour d'elle la fourrure aux doux reflets sombres.

– Cette vue doit être superbe, au jour, dit la voix traînante de M<sup>me</sup> Lorian.

– Oui, c'est une agréable propriété, ajouta son mari. Toutefois, je la trouve pour mon goût un peu trop éloignée de Cannes. M<sup>me</sup> Buques, à son âge, n'y trouve évidemment pas d'inconvénient. Mais vous, mademoiselle, jouiriez plus facilement des distractions de la saison, si vous en étiez plus proche.

– Je n'y tiens guère ! Mes goûts ne me portent pas vers le monde.

La voix de Giovanna était froide, presque sèche. Sans rien ajouter, elle se détourna, fit

quelques pas, s'arrêta comme pour attendre les visiteurs. Ceux-ci la rejoignirent avec Emmanuel. Aussitôt, elle se plaça près de M<sup>me</sup> Lorian et, avec elle, s'engagea dans l'allée, tandis que les deux hommes suivaient, en échangeant quelques vagues propos, tout en regardant la silhouette mince, vêtue de blanc, drapée dans l'écharpe de loutre.

Dans le salon, les Lorian prirent congé de M<sup>me</sup> Buques, après qu'elle eut accepté d'aller déjeuner avec eux à leur hôtel, la semaine suivante. En s'inclinant devant Giovanna, Georges Lorian demanda :

– J'espère, mademoiselle, que vous nous ferez le grand plaisir d'accompagner M<sup>me</sup> Buques ?

Debout, un peu à l'écart, Giovanna appuyait sa main à une petite table de laque. Comme elle tardait à répondre, la vieille dame dit vivement :

– Certes, elle viendra. Je suis sûre qu'elle aimera revoir Monte-Carlo, où M<sup>me</sup> de Morandes et le docteur l'ont menée une fois. Elle en a trouvé la situation splendide.

– Oui, mais les hommes l’ont gâtée, l’ont frelatée.

La voix de Giovanna était froide, un peu méprisante.

Lorian eut un rire amusé.

– Quoi, mademoiselle, vous voudriez voir le rocher tel qu’au temps jadis, simple village de pêcheurs sans doute ? J’avoue que pour mon compte, je n’y prendrais pas grand plaisir !

M<sup>me</sup> Lorian éclata d’un rire un peu niais.

– Moi non plus ! C’est tellement distrayant, ce monde, ce luxe, tous ces plaisirs ! En y ajoutant un beau cadre comme celui-là, tout est à souhait.

– Tant mieux pour ceux à qui cela suffit, dit sèchement Giovanna.

Lorian lui jeta un rapide coup d’œil, quelque peu perplexe. Puis il s’inclina devant elle, devant Luce, serra la main du docteur Parville. Un instant après, les visiteurs étaient partis. M<sup>me</sup> de Morandes et son frère s’apprêtaient à les imiter. Giovanna, reprenant l’écharpe de loutre, déclara :

– Je vais vous accompagner jusqu’au pavillon et je prendrai ce livre que vous voulez bien me prêter, madame.

– Oui, va, ma petite, dit M<sup>me</sup> Buques. Emmène Pig ; ce petit tour lui fera du bien.

Giovanna prit le chien qui reposait dans sa corbeille, lui mit une laisse et, le reposant à terre, suivit Luce et Emmanuel. Quand ils furent dans le bois de pins, ils marchèrent d’abord en silence. Puis M<sup>me</sup> de Morandes demanda à Giovanna si son oncle se décidait à venir passer quelque temps chez M<sup>me</sup> Buques, comme celle-ci l’y avait invité.

– Oui, il arrivera au commencement de la semaine prochaine. J’ai reçu de lui un petit mot ce matin. Cher oncle Andréa ! Quelle joie de le revoir !

– Don Mario ne l’accompagnera pas ?

– Non... Peut-être viendra-t-il, plus tard... Il n’aime guère quitter son logis...

Un instant redevenue vibrante, tandis qu’elle parlait de don Andréa, la voix de Giovanna

prenait un accent d'indifférence, de froideur, qu'Emmanuel avait déjà remarqué lorsque la jeune fille parlait de son père.

– Votre villa est une bien agréable demeure, d'après la description que m'en a faite mon frère ? dit Luce.

– En effet, sous certains rapports. Mais l'existence y est triste. Sans l'oncle Andréa, j'aurais eu peine à m'y accoutumer.

– Vous vous plaisez mieux ici ?

– Oh ! oui ! certainement !

La spontanéité de la réponse, la chaleur de l'accent réjouirent secrètement Emmanuel. Son cœur inquiet se desserra, et quand ils furent tous trois au pavillon, il avait éloigné de lui le souvenir de cette Giovanna mystérieuse, inquiétante, qui écoutait avec un si troublant sourire les mots trop ardents de l'étranger.

## V

Il lui revint cependant plus d'une fois, au cours de cette semaine, quand il songeait à ce déjeuner chez les Lorian où Giovanna devait accompagner M<sup>me</sup> Buques. Georges Lorian lui semblait le type de l'homme accoutumé aux succès près des femmes et sachant tout mettre en œuvre pour les obtenir. Giovanna devait lui sembler une proie facile. M<sup>me</sup> Buques serait-elle assez clairvoyante pour s'apercevoir de ses manœuvres ? Sa prudence ne serait-elle pas mise en défaut par la qualité d'homme marié de Lorian, qui de ce fait lui semblerait moins dangereux ?

Don Andréa arriva la veille de ce déjeuner. Après avoir téléphoné aux Lorian, M<sup>me</sup> Buques lui annonça qu'il était invité aussi. Emmanuel en éprouva un vif contentement. Le vieil oncle, rendu méfiant par l'épreuve sentimentale dont

venait de souffrir – dont souffrait peut-être encore Giovanna, y verrait sans doute assez clair dans le jeu du séducteur pour préserver l'enfant qu'il chérissait.

Néanmoins, Emmanuel passa cette journée dans une sorte de malaise. Vers quatre heures, il prit sa voiture pour descendre à Cannes, où il allait chercher ses nièces à leur cours. Laissant sa voiture près du port, il les emmena pour les déposer auprès d'une pâtisserie de la rue d'Antibes. Comme ils passaient devant l'église paroissiale, M<sup>me</sup> Faldella les croisa. Elle s'arrêta, après avoir répondu au salut de Parville et des petites filles.

– J'ai trouvé le morceau dont je vous avais parlé, Paule. Tenez...

Elle tendait un rouleau à son élève.

– ... Commencez à l'étudier. Je vous le ferai jouer mardi.

– Il m'a semblé que ces enfants faisaient de réels progrès, dit Emmanuel.

Un léger sourire éclaira, pour un instant, le

visage fané.

– Oui, elles ont de très réelles dispositions, et elles aiment travailler. Ce sont mes meilleures élèves.

Colette eut à ce moment une exclamation :

– Oh ! voilà M<sup>me</sup> Buques !

La vieille dame sortait de l'église. Derrière elle parurent Giovanna et don Andréa. Emmanuel frémit. M<sup>me</sup> Faldella s'était un peu détournée, elle regardait M<sup>me</sup> Buques, et puis la jeune fille et son oncle. Son teint devint si pâle, sa bouche trembla tellement qu'Emmanuel eut peur un instant de la voir défaillir. Elle attachait des yeux dévorants sur le jeune visage semblable à celui de donna Grazia Pavelli, l'épouse infidèle. Puis elle les détourna, balbutia quelques mots et s'éloigna, hâtivement.

Les petites filles s'élançaient vers M<sup>me</sup> Buques. Emmanuel les suivit, échangea quelques propos cordiaux avec don Andrea, qui parut enchanté de le revoir. Giovanna souriait, avec quelque effort, semblait-il. M<sup>me</sup> Buques

demanda :

– C'est bien avec M<sup>me</sup> Faldella que vous causiez ?

– Mais oui, madame, dit Paule. Elle m'a donné ce joli morceau dont elle m'avait parlé, pour que je l'étudie avant la leçon.

Don Andréa avait eu un tressaillement que remarqua Emmanuel.

– Faldella ? Cette dame s'appelle Faldella ?

– Oui. C'est la maîtresse de piano de ces enfants. Une excellente musicienne et un bon professeur, en même temps qu'une femme distinguée... Eh bien ! vous tous, je vous emmène goûter chez Rumpelmeyer. Les Lorian voulaient nous entraîner avec eux à quelque concert, mais j'aimais mieux commencer de montrer Cannes à don Andréa.

La voiture de la vieille dame attendait un peu plus loin. Tous y montèrent, sauf Emmanuel qui alla chercher la sienne et rejoignit ses compagnons sur la Croisette. Peu après, ils étaient groupés autour d'une table garnie de

pâtisseries. Don Andréa, interrogé par Emmanuel, parla de ses chères fouilles, qui touchaient à leur fin. La villa romaine se révélait d'un luxe délicat, demeure de patricien ennemi du faste des parvenus.

– ... Vous viendrez la voir, cher docteur ? Nous serons heureux de vous garder quelque temps, puisque vous êtes l'ami de M<sup>me</sup> Buques.

– Je ne dis pas non. J'en ai gardé le meilleur souvenir...

Emmanuel glissait un discret coup d'œil vers Giovanna. Elle parlait peu, semblait distraite, soucieuse. Un pli d'amertume demeurait au coin de ses lèvres. Cependant celles-ci s'entrouvrirent pour sourire, pour approuver de quelques mots l'invitation de don Andréa :

– Oui, il faudra venir revoir notre vieille maison, nos jardins, que vous aimiez dans leur abandon.

Emmanuel songeait : « Qu'a-t-elle ? Quelque chose la tourmente. »

Ils remontèrent tous ensemble vers la villa de

M<sup>me</sup> Buques. La grande fraîcheur du crépuscule avait fait place à la douceur de la nuit. En descendant de voiture dans la cour bordée de lauriers-roses, don Andréa déclara :

– J’ai bien envie de vous accompagner un bout de chemin, docteur, en fumant un cigare.

– Allez, allez, dit M<sup>me</sup> Buques. Donnez-moi votre bras, ma petite Vanna, car je me sens fatiguée.

Emmanuel comprit que la vieille dame voulait ménager à don Andréa un entretien avec lui. Aussi eut-il soin d’expédier en avant ses nièces, sous le prétexte qu’il était tard et que leur mère s’inquiétait peut-être. Les deux hommes marchèrent un moment en silence. Don Andréa tirait de courtes bouffées de son cigare. Il dit enfin :

– Je n’ai pu avoir encore que quelques minutes d’entretien avec M<sup>me</sup> Buques, hors la présence de Giovanna. Mais elle a eu le temps de me dire que vous connaissiez le rôle joué par votre cousin près de cette enfant.

– Je le connais et j’en ai horreur !

– Je n’en doute pas. Votre physionomie décèle la loyauté, la noblesse de votre âme. Je l’ai dit à Mario, quand Giovanna nous a écrit qu’elle vous avait revu ici, que vous étiez un des intimes de sa cousine. Il s’inquiétait, voulait la faire revenir, craignant que, par vous, Flavio Salvi ne retrouvât sa trace. Là-dessus, M<sup>me</sup> Buques lui a écrit un mot en lui donnant l’assurance que vous étiez le premier à désapprouver l’odieuse conduite de votre cousin.

– La désapprouver ? Le mot n’est pas assez fort.

Don Andréa, d’un mouvement de tête, approuva l’ardente protestation. Il remit le cigare entre ses lèvres, pendant un moment, puis demanda avec un peu d’hésitation :

– Cette personne avec laquelle vous causiez, tout à l’heure... cette M<sup>me</sup> Faldella...

– À qui ressemble donna Giovanna. Serait-ce sa mère ?

– Elle lui ressemble, dites-vous ? Je n’ai pas

eu le temps de bien voir... La femme de Mario s'appelait Grazia Faldella.

– Celle-ci, en vous voyant, vous et votre petite-nièce, a paru étrangement saisie. Elle regardait donna Giovanna avec une sorte d'avidité. Puis elle est partie, elle s'est presque enfuie...

– J'ai remarqué... Ce doit être elle, Grazia. Vous dites qu'elle donne des leçons de piano ?

– Oui. Elle paraît très digne, très sérieuse.

– Elle a pu se repentir, la pauvre ! Mais quelle affaire, si Mario apprenait cela ! Lui qui a fait croire à Giovanna que sa mère était morte !

– Mais comment a-t-elle accepté de ne jamais revoir sa fille ?

– J'ignore ce qui s'est passé entre Mario et elle. Un jour – j'habitais à cette époque Rome et lui vivait à Florence – il m'écrivit : « J'ai chassé celle qui était ma femme, devenue indigne de demeurer sous mon toit. Désormais, elle est morte pour moi et pour ma fille. » Quand je l'ai revu, que j'ai voulu lui en parler, il m'a dit, avec

son air le plus glacial : « Jamais un mot de cela, mon oncle. Le tombeau est fermé, il ne se rouvrira plus. »

Don Andréa soupira.

– ... Quelle fin pour une union qui fut – de sa part à lui – un mariage d’amour ! Un coup de passion, comme en ont parfois ces êtres froids, concentrés. Mais ils ne pouvaient se comprendre. Si différents, voyez-vous ? Cette jolie, séduisante Grazia, il la traitait un peu en tyran. Elle se plaignait parfois à moi, disant qu’elle regrettait chaque jour de sa vie ce mariage. Je la croyais cependant fidèle à son devoir. Mais l’occasion, peut-être...

Il soupira de nouveau. Dans la nuit fraîche, où passait l’arôme des pins, les deux hommes marchaient lentement sur le sol parsemé d’aiguilles sèches.

– ... Je n’ai jamais su ce qu’elle était devenue.

Emmanuel lui apprit alors ce que lui avait raconté Flavio, sur cette jeune femme qui s’appelait Grazia et qui menait alors une

existence irrégulière. Il parla de l'aquarelle la représentant, achetée par son cousin.

– Oui, une bien jolie femme, dit don Andréa. Plus que jolie. D'ailleurs, puisque Giovanna lui ressemble. Vous voyez...

– C'est pour cela que don Mario avait parfois une si étrange façon de regarder sa fille... comme si elle lui faisait peur, ou horreur ?

– Ah ! vous avez remarqué ? Je suppose en effet que cette ressemblance devait remuer chez lui de vieux ferments de haine... et peut-être la terreur d'un amour qui ne voulait pas tout à fait mourir.

– Ce n'est pas impossible. Si vraiment il l'a beaucoup aimée, comme vous le pensez, on ne tue pas facilement un tel souvenir.

– Il l'a aimée à sa façon, autoritaire, exclusive, sans douceur. Si Grazia fut coupable, lui a peut-être quelque responsabilité dans cette faute.

Les deux hommes arrivaient dans la petite clairière où s'élevait le pavillon. Ils s'arrêtèrent ; et don Andréa tendit la main à son compagnon.

– Je vous quitte, docteur. Nous parlerons encore de tout cela. Je crains que M<sup>me</sup> Faldella, ayant reconnu sa fille, ne cherche maintenant à la revoir, et peut-être à se faire connaître.

– Il n’y a pas lieu de le penser, puisqu’elle n’a jamais essayé d’entrer en rapport avec elle.

– Non, à ma connaissance du moins. Mais elle pouvait craindre la surveillance, l’intervention de Mario. Ici, les circonstances sont favorables. Enfin, nous verrons ! Je voudrais cependant bien que ma petite Vanna restât dans l’ignorance de la faute maternelle, qu’elle continuât de croire à cette mort. Pauvre enfant, la tendresse d’une mère lui a cependant bien manqué ! Au moins voudrais-je la voir sous la protection d’un bon mari, qui saurait l’aimer comme elle le mérite.

– Ce mari, ce sera moi, si elle le veut, don Andréa.

Le vieillard eut une sorte de petit cri joyeux.

– Vous ? Ah ! cher docteur, quel contentement j’en éprouverais !

– Je l’aime, dit la voix frémissante

d'Emmanuel. Il me semble que je pourrais la rendre heureuse... si elle a oublié Flavio.

Don Andréa leva les épaules.

– Flavio ? Mais, cher ami, ce ne fut certainement qu'un feu de paille. Elle l'a déjà bien oublié, soyez-en persuadé.

– Je voudrais en être sûr, murmura Emmanuel.

Une fenêtre du pavillon, éclairée, laissait entrevoir la silhouette de Luce allant et venant dans la salle et les petites filles assises devant une table. Dans un bosquet d'arbustes voisin, un bruit d'ailes troubla un instant le silence de la pinède environnante.

– Me permettez-vous de lui parler un de ces jours ? demanda Parville.

– Mais certainement ! Mais quand vous voudrez !

– Don Mario ne serait pas opposé ?...

– Lui ? Il ne désire que marier sa fille, le plus tôt possible. Est-ce à cause de cette ressemblance qui lui est insupportable ? Très probablement. En tout cas, ne craignez aucun empêchement de ce

côté.

– Il ne reste donc qu'à savoir ce qu'en pensera donna Giovanna.

Sur ces mots, les deux hommes se séparèrent, après une chaleureuse poignée de main. Don Andréa, le cigare aux lèvres, revint lentement vers la villa. Sur la terrasse, Giovanna semblait l'attendre. Elle vint au-devant de lui, en paraissant glisser sur le sol de marbre.

– Vous avez accompagné le docteur jusqu'au pavillon, cher oncle ?

– Oui, ma petite Vanna. Quel homme charmant ! Et une très belle nature, cela se voit.

– Oui, dit brièvement Giovanna.

Par la fenêtre d'un des salons, un peu de lumière arrivait jusqu'à elle. Don Andréa nota le frémissement des lèvres, le battement plus vif des paupières sur les yeux émus.

– ... Je suis content pour toi que M<sup>me</sup> Buques ait de si bons voisins. Car la sœur du docteur est fort bien aussi, n'est-ce pas ?

– Oh ! tout à fait bien ! dit Giovanna avec une

soudaine vivacité. Nous irons la voir demain, voulez-vous, mon oncle ?

– Mais très volontiers ! Je reverrai aussi le docteur avec plaisir. Vient-il souvent ici ?

– Très souvent... presque tous les jours. Sa sœur et lui jouent au bridge, et il fait de la musique avec moi.

Elle était redevenue gaie, avec un peu de nervosité. Prenant le bras de don Andréa, elle l'emmena vers le salon où venait d'entrer M<sup>me</sup> Buques, son cher Pig sous le bras. Le vieillard, souriant, pensa : « Il ne lui est pas indifférent. L'autre ne compte plus pour elle. »

## VI

La rencontre de M<sup>me</sup> Faldella avec Giovanna avait vivement impressionné Emmanuel. Il conservait le souvenir de ce regard avide, dévorant, un instant attaché sur la jeune fille. Il semblait que, tout à coup, se fût réalisé pour Grazia un désir brûlant, qu'elle connût enfin cette joie déchirante de revoir l'enfant pour laquelle, depuis tant d'années, elle n'était plus qu'une morte.

Que s'était-il donc passé entre le mari et la femme coupable, quelles menaces don Mario avait-il faites pour que cette mère acceptât de ne plus revoir sa fille, de n'exister plus pour elle qu'outre-tombe ?

— En tout cas, d'après ce que tu me dis, elle est beaucoup plus intéressante que lui, la pauvre femme, déclarait M<sup>me</sup> de Morandes. Le repentir l'a évidemment transformée ; en outre, elle doit

avoir beaucoup souffert moralement. Je la trouve fort sympathique.

C'était l'avis d'Emmanuel, si peu qu'il connût Grazia. Elle lui donnait l'impression d'une âme douloureuse, bien que pacifiée, dont la vue de Giovanna avait bouleversé l'équilibre acquis, sans doute, au prix de durs combats contre sa faiblesse, contre le souvenir de l'enfant qui n'avait pu, autrefois, la retenir dans le froid devoir de l'épouse sans amour.

Cherchait-elle, maintenant, à revoir sa fille ? La réponse vint sous la forme d'une carte où elle s'excusait de ne pouvoir venir donner aux petites filles leur leçon, sous un prétexte de santé. Emmanuel dit à sa sœur :

– Tu ne la reverras pas. Elle ne veut point s'exposer à rencontrer de nouveau donna Giovanna.

– Eh bien ! moi, à sa place, je me ferais reconnaître ! Elle a expié ; sa fille peut donc la respecter maintenant.

– Ce n'est sans doute pas son avis, dit

pensivement Emmanuel.

Il s'en allait ce matin-là à Antibes, pour voir le vieux médecin dont il songeait à acheter la clientèle. Au retour, il ramena ses nièces de leur cours du matin et vint comme de coutume garer sa voiture chez M<sup>me</sup> Buques. Puis il alluma une cigarette et se dirigea vers le jardin de la villa, avec l'espoir d'y rencontrer Giovanna. Car il avait décidé de lui parler aussitôt que possible de son amour.

Comme il contournait la base de la terrasse, il aperçut une silhouette masculine qui semblait se faufiler avec précaution entre les ifs taillés encadrant un étroit tapis de gazon. Elle évoqua, chez lui, le souvenir de Georges Lorian. Était-ce vraiment l'écrivain ? Dans ce cas, que faisait-il là, cherchant à se dérober aux regards ?

Que faisait-il ? Emmanuel le devinait aussitôt. Les nerfs tendus, il se mit à le suivre, d'un peu loin, en se cachant aussi. Quand il quitta l'abri des ifs, il le vit qui s'avancait vers la terrasse terminant le jardin. Giovanna, accoudée à la balustrade, contemplait la mer, tandis que près

d'elle s'ébattait le petit chien de M<sup>me</sup> Buques.

Au bruit des pas sur le gravier, elle se détourna. À la vue de l'arrivant, elle eut un haut-le-corps et Emmanuel, sur son visage, vit surgir l'effroi. Lorian – car c'était bien lui – s'approcha. Elle recula alors, en étendant le bras d'un geste qui repoussait. À cet instant, elle aperçut Emmanuel sortant à son tour de l'ombre des ifs. L'angoisse disparut de sa physionomie. Aux oreilles de Parville arriva sa voix nette, dédaigneuse, répondant sans doute à quelque propos murmuré par l'homme incliné devant elle :

– Que vous permettez-vous, monsieur ? Pourquoi me poursuivez-vous ici ?

– Parce que je vous aime, Giovanna ! Parce que je vous adore !

La voix de Lorian, un peu rauque, tremblait en jetant ce cri de passion.

Emmanuel, en quelques bonds, fut près de lui. Il le saisit à l'épaule, le fit pirouetter, le poussa si brusquement que l'autre faillit choir.

– Partez vite, misérable ! Comment osez-vous agir ainsi à l'égard de cette jeune fille, vous, un homme marié ?

Lorian, le visage écarlate, lui jeta un regard furieux.

– Et vous, de quoi vous mêlez-vous ? Je n'ai pas de leçons à recevoir de vous, jeune homme ! S'il me plaît de courtiser donna Giovanna...

– En tout cas, cela ne lui plaît pas, à elle, si j'en crois son attitude. Filez d'ici, où vous semblez vous être introduit comme un voleur.

– Oui, qu'il s'en aille ! dit violemment Giovanna. Je le hais ! Je ne puis le voir plus longtemps !

Lorian ricana et, tournant le dos, s'éloigna d'un pas qu'il essayait de rendre dégagé.

Quand il eut disparu, Emmanuel s'approcha de Giovanna. Le visage de la jeune fille devenait si défait qu'il s'en effraya.

– Cet homme vous a fait peur ? Venez vous asseoir sur ce banc, là-bas...

Mais elle secoua négativement la tête.

– Merci... Oui, j'ai eu peur, de lui... des autres...

Elle tremblait. Ses lèvres contractées laissaient passer difficilement les mots. Des yeux chargés d'angoisse deux larmes coulèrent sur les joues pâles.

Emmanuel lui saisit les mains.

– De quels autres ?

Il la regardait avec une ardente anxiété. Elle baissa les paupières, et soudain elle eut l'air d'une pauvre enfant honteuse, avec ses joues devenues rouges et sa bouche qui tremblait.

– Ces hommes qui me regardent, qui...

Un sanglot vint à sa gorge, l'étouffa un moment.

– Giovanna, voulez-vous me donner le droit de vous protéger, de vous aimer ?

Il pressait les mains froides entre les siennes, toutes brûlantes. Dans cette pure lumière de midi, son visage apparaissait comme bouleversé par une émotion si profonde que Giovanna, saisie, resta un moment sans parole.

Puis elle jeta ce cri :

– Ah ! vous !... vous ! Oui, oh ! oui !

Il vit une joie émerveillée sur cette jeune figure. Il comprit, sans qu'elle l'eût dit, que l'amour de Giovanna répondait au sien.

– Vous voulez donc bien devenir ma femme ?

Les yeux dans les yeux, elle dit gravement, presque religieusement :

– Oui, Emmanuel.

Puis, subitement, une ombre passa, voila toute cette joie. Des lèvres tremblantes murmurèrent :

– Il faut que je vous dise, pourtant... J'ai cru aimer...

Il l'attira vers lui, d'un geste presque brusque, et entoura de son bras les épaules fléchissantes.

– Oui, je sais... N'en parlons pas, si cela n'existe plus.

– Oh ! non ! Un mauvais rêve, voilà tout... Un si mauvais rêve...

Elle frissonna un peu dans les bras d'Emmanuel et eut un léger soupir de bonheur

quand les lèvres douces effleurèrent son front, ses  
cheveux sombres aux reflets de soie.

## VII

Comme l'avait prévu don Andréa, don Mario n'éleva aucune objection à la demande en mariage que lui adressa Emmanuel. Il y répondit même assez cordialement, laissant voir une satisfaction qui perçait aussi dans une lettre à sa fille, que Giovanna montra à Emmanuel.

La date du mariage fut fixée au début d'avril. D'ici là, on pourrait procéder à l'installation de la villa d'Antibes. M<sup>me</sup> Buques offrait comme cadeau de noces une partie du mobilier. Giovanna et Emmanuel s'occupaient de le choisir. En compagnie de Luce, qui avait le goût sûr et beaucoup de flair pour découvrir l'objet rare ou seulement intéressant, ils visitaient les antiquaires, choisissaient chez les tapissiers décorations et tentures. Les autres jours, ils faisaient des promenades dans la voiture de Parville. En dehors de ces heures, les fiancés se

voyaient sans cesse, à la villa ou au pavillon. Ils avaient de longs entretiens, au cours desquels Giovanna montrait sa tendre confiance en Emmanuel, son bonheur de leur prochaine union. Vraiment il ne pouvait discerner en elle l'ombre d'un regret. Elle semblait répondre entièrement à son amour, avec ce mélange de réserve et de spontanéité qui lui donnait tant de charme. Il ne s'expliquait donc pas cette sorte d'inquiétude éprouvée parfois, sans motif, lui paraissait-il.

Don Andréa était retourné en Italie. Il devait revenir un peu avant le mariage, avec son neveu. M<sup>me</sup> Buques se montrait enchantée de cette union qui lui permettait de conserver non loin d'elle la jeune cousine à laquelle, déjà, elle s'était fortement attachée. « Une si bonne enfant ! » disait-elle. « Une nature simple, charmante... »

En l'entendant un jour prononcer cette parole, Emmanuel évoqua le souvenir de Paolo Salvi disant, tandis qu'ils revenaient avec Flavio de la villa Pavelli : « Bien gentille, cette petite Vanna. Toute simplette, bonne enfant. » C'est donc ainsi que certains la jugeaient. Certains, oui, mais non

d'autres... d'autres comme Flavio, comme de Lorian, comme ces hommes qui la suivaient des yeux, au-dehors, dans les lieux publics. Elle avait hérité de sa mère le don terrible de séduire, sans même le chercher.

Mais elle était droite et pure, Emmanuel le sentait, et gardée, protégée à la fois par l'amour de son mari et celui qu'elle éprouvait à son égard, elle n'aurait pas à choisir, comme Grazia, entre un sec devoir et la passion coupable.

Grazia... Emmanuel pensait souvent à cette mère qui vivait si près de sa fille et qui semblait s'interdire même de la revoir. Car elle avait décidément renoncé aux leçons qu'elle donnait à Cannes, en prétextant une fatigue trop grande pour sa santé délicate. Habitait-elle même encore à Nice ? N'avait-elle pas cherché un asile plus lointain, afin de ne pas risquer une autre rencontre ?

Emmanuel eut une réponse à cette question, en la croisant un matin dans une rue de Nice. Vêtue de noir, presque pauvrement, elle revenait sans doute du marché, car du sac qu'elle portait,

débordaient des légumes. Elle inclina la tête au passage, quand Emmanuel la salua. Lui, subitement, sans plus de réflexion, revint sur ses pas. Il dit à mi-voix :

– Donna Grazia...

Elle sursauta, se détourna, montrant un visage bouleversé.

– Pourquoi m’appelez-vous ainsi ?

– Parce que c’est votre nom, je le sais. Et je voulais vous annoncer mon mariage avec Giovanna, votre fille.

– Avec... Giovanna ?

Ses lèvres tremblaient. Elle essaya de balbutier :

– Elle n’est pas... Je n’ai pas de fille...

Mais Emmanuel voyait dans ses yeux une détresse qui l’émua profondément.

– Si, vous en avez une, madame, et c’est d’elle que je voudrais vous parler.

– Pourquoi ? On a dû lui dire que j’étais morte, sans doute ? Et c’est vrai, je suis morte

pour elle.

– Je ne m’explique pas...

Elle parut prendre une soudaine résolution.

– Venez, dit-elle.

Il la suivit jusqu’à une maison voisine, de modeste apparence. Après un étroit couloir, ils montèrent au premier étage où M<sup>me</sup> Faldella ouvrit une porte et introduisit Parville dans une petite salle, carrelée, meublée d’une armoire à l’aspect vétuste, d’un piano et d’une table que recouvrait un tapis élimé.

– Je reviens dans un instant.

Elle disparut dans la pièce voisine. Emmanuel s’approcha de la porte-fenêtre, qui donnait sur un étroit balcon. Un jardin s’étendait au-dessous, fleuri d’œillets et de giroflées. Au-delà, des maisons dressaient leurs étages, ouvraient leurs fenêtres où séchait du linge. Des enfants criaillaient, se disputaient dans une cour. D’un immeuble voisin arrivaient les sons faux d’un violon qui jouait une sérénade.

Emmanuel se détourna. M<sup>me</sup> Faldella

reparaissait, débarrassée de son sac, de son manteau, de son chapeau. Elle désigna un fauteuil de jonc à son hôte, près de la fenêtre, et s'assit en face de lui.

– C'est don Andréa qui m'a reconnue ?

– Non, il a seulement été frappé par votre nom. Un peu plus tard, il m'a interrogé à votre sujet et je lui ai appris que Giovanna vous ressemblait.

Elle tordit légèrement ses doigts sur le lainage noir de sa robe. De nouveau, il revit dans ses yeux la détresse de tout à l'heure.

– J'aurais voulu à tout prix éviter cette rencontre avec... elle.

Sa voix hésitait, comme gênée par une émotion trop forte.

– Quoi, vous ne souhaitiez pas revoir votre fille ?

Elle le regarda sans répondre, et il vit alors monter des larmes à ces yeux si beaux encore, de pauvres yeux douloureux dans une pâle figure tirée par l'angoisse.

Emmanuel se pencha un peu, en demandant avec douceur :

– Pourquoi n’avez-vous jamais exercé votre droit de la voir de temps à autre ? Pourquoi lui avez-vous laissé croire à votre mort ?

– Parce que je suis vraiment morte pour elle, comme je vous l’ai dit tout à l’heure.

Les mains fines, amaigries, belles encore, se joignirent, se crispèrent, les paupières fanées s’abaissèrent un peu tandis que la voix étouffée par un sanglot ajoutait :

– Parce que je suis indigne.

Emmanuel voyait frémir les lèvres pâlies.

Dans la vive lumière du matin, ce visage marqué par la vie, par la souffrance, était celui d’une femme vieillie, minée par une peine inguérissable.

Puis Grazia leva les yeux, regarda Emmanuel en face.

– Vous avez le droit de savoir ce que je fus, puisque vous êtes le fiancé de ma fille.

Quelle pathétique douceur dans ces mots « ma fille » !

– Je sais, madame.

– Vous savez quoi ?

– Que vous avez été une épouse infidèle, que le comte Pavelli vous avait bannie de sa vie et qu'ensuite ce fut, pour vous, l'existence irrégulière de la femme désaxée par la première faute commise, parce qu'elle ne lui fut pas pardonnée.

– Parce qu'elle ne lui fut pas pardonnée...

Grazia répétait lentement ces mots, d'une voix un peu sourde.

– ... Vous avez compris, docteur Parville. Je le demandai, ce pardon, et je fus rejetée sans pitié ! Oh ! en vous disant cela, je ne veux pas chercher à diminuer l'horreur de ma faute ! Mais il pouvait me sauver... me sauver, comprenez-vous, de l'abîme où je suis tombée ensuite. Un mot... un mot de miséricorde, et la femme repentante que j'étais alors revenait, humiliée, reconnaissante. Mais quand il m'eut jeté à la face tout son

mépris, quand il m'eut déclaré que ma seule présence serait une souillure pour notre enfant...

Elle prit son visage entre ses mains et acheva dans un murmure :

– ... Le désespoir m'a fait descendre plus bas encore. Seule, abandonnée à ma faiblesse... Et il pouvait me sauver !

Elle laissa retomber ses mains, montrant un visage ravagé par le souvenir de ces heures, de ces années.

– ... J'étais une âme faible et je détenais le fatal pouvoir de plaire. Mais le remords ne m'a jamais quittée. La grâce divine me poursuivait dans ma triste vie, et enfin elle l'emporta. Je quittai tout pour devenir une femme pauvre, solitaire, pour expier mon existence de pécheresse.

La tiède lumière matinale, le parfum des mimosas entraient dans la petite salle aux murs nus sur lesquels se détachait seul un grand christ de plâtre sur sa croix de bois noir. Dénuement autour d'elle, simplicité presque monacale de

cette robe noire, de cette coiffure formant deux bandeaux un peu grisonnants sur le front ambré. Une immense, respectueuse pitié remplissait le cœur d'Emmanuel pour cette femme qui avait connu l'amertume du remords parmi les fausses joies, le déchirement de la mère à jamais séparée de son enfant, l'âpre lutte de l'âme coupable contre la grâce qui l'assiège. Puis sa pensée, un instant, alla vers l'homme seul en sa demeure, sous le doux ciel de Toscane, l'homme figé dans son ressentiment et plus coupable sans doute, devant Dieu, que celle qui s'accusait avec une émouvante simplicité, qui expiait avec un si humble courage.

Une parole évangélique vint à ses lèvres, qui la prononcèrent tout haut :

– « N'achevez pas de rompre le roseau brisé, n'éteignez pas la mèche qui fume encore. »

Il vit une subite douceur dans les yeux brillants de larmes.

– Oui, Lui, le Pur, le Saint, le Très-Haut, il sait faire miséricorde. Il a pardonné à la femme coupable et l'a relevée de sa misère. Mais

Mario...

Elle eut une sorte de sourire triste, sans amertume.

– ... Il n'est qu'un homme. Il m'a condamnée.

– Ne croyez-vous pas que maintenant, il pardonnerait peut-être, et que vous pourriez reprendre votre place...

Elle l'interrompit sur un ton de décision.

– Cela, jamais. Je souhaite qu'il me pardonne, pour le salut de son âme, mais ma vie est fixée maintenant, telle que vous la voyez, jusqu'à ma mort. J'ai renoncé à voir ma fille dès l'instant où mon mari m'a lancé au visage que j'en étais indigne – parce que j'ai reconnu que sur ce point il avait raison. Ce fut là une partie de mon expiation – la plus dure. Maintenant, pourquoi apprendrait-on à cette enfant les fautes de sa mère ? Mieux vaut qu'elle continue de prier pour une morte.

Emmanuel se leva. Il comprenait que rien ne fléchirait cette résolution d'une âme vivant déjà plus haut que la terre.

– Vous devez être bon. Vous la rendrez heureuse, ma petite fille inconnue ? J’ai vu qu’elle me ressemblait. Pourvu qu’elle n’ait pas mon cœur faible !

Debout devant Emmanuel, Grazia le considérait pensivement. Elle parut hésiter, puis s’en alla vers la pièce voisine et revint, tenant un écrin dans sa main. Quand elle l’eut ouvert, Emmanuel vit une bague ornée d’un petit camée très fin représentant une tête d’ange.

– Elle appartenait à ma mère. Je l’ai portée quand j’étais jeune fille. Croyez-vous pouvoir la donner à Giovanna, sans qu’elle sache d’où elle vient ? C’est le seul bijou qui me reste et j’aimerais qu’elle le portât.

– Oui, ce sera facile.

– Alors, prenez-le... Je suis contente de vous connaître, docteur Parville, et d’avoir pu vous parler franchement.

Elle lui tendait la main. Il la prit et l’effleura de ses lèvres.

– Merci de la confiance que vous m’avez témoignée, madame. Soyez assurée que s’il ne dépend que de moi, Giovanna sera heureuse.

– Et qu’elle vous rende heureux aussi, vous qui le méritez.

Le visage bouleversé tout à l’heure redevenait calme, presque serein. Mais une forte émotion brisa un peu la voix qui ajoutait :

– Je prierai pour vous deux. Et si un jour – ce qu’à Dieu ne plaise ! – vous deviez souffrir par elle, tâchez de pardonner. Souvenez-vous que vous-même êtes faillible. Ayez un peu pitié...

Elle eut un sourire tremblant, d’une douceur émouvante.

– ... N’achevez pas le roseau brisé.

Quand Emmanuel arriva à la villa de M<sup>me</sup> Buques, midi était proche. Il entra dans le petit salon aux murs peints en fresques, où Giovanna, assise au piano, jouait un prélude de Chopin. Elle l’entendit, se leva vivement et vint à lui, les mains tendues.

– Cher ami, comme vous arrivez tard !

– J’ai été retardé, ma Vanna. En compensation, je vous donnerai tout mon après-midi.

Ils s’assirent sur un petit canapé d’angle. Elle était gaie, tendre, sans mystère. Emmanuel sentait en lui un bonheur qui détendait son cœur lourd encore de l’émotion éprouvée près de Grazia. Il lui raconta un amusant marchandage avec un vieil antiquaire italien, au sujet d’un meuble qu’il désirait pour leur future demeure, puis il sortit de sa poche l’écrin fané et l’ouvrit en disant :

– Voici une bague qui m’a plu. En sera-t-il de même pour vous ?

Elle la prit, la regarda longuement.

– Oh ! elle est charmante ! Oui, elle me plaît beaucoup.

Elle la mit à son doigt et dit gaiement :

– C’est tout à fait la mesure ! On la croirait faite pour moi.

Pendant un moment, elle resta pensive, continuant de regarder le petit camée. Puis elle eut un sourire très doux – le sourire de sa mère

tout à l'heure – en murmurant :

– Je l'aime, cette bague.

## VIII

Quelques jours avant son départ pour la France, don Mario eut une crise de rhumatisme aigu et ce fut don Andréa qui conduisit sa petite-nièce à l'autel.

Les nouveaux époux partirent pour Venise, que tous deux ne connaissaient pas. Puis ils visitèrent Pérouse, Vérone, Assise, avant de se rendre à la villa Pavelli pour passer quelques jours près de don Mario.

Pendant ce court voyage, Emmanuel, parmi les enchantements de l'amour, avait connu la joie d'une entente parfaite entre Giovanna et lui sur le plan spirituel, intellectuel, artistique. Cette nature vibrante, sensible, vite émue, cette fraîche, vivante jeunesse répandaient un charme sans cesse renouvelé auquel parfois un peu de caprice, d'ailleurs souriant, venait ajouter une pointe de fantaisie.

Oui, comme elle le possédait, ce fatal pouvoir de plaire dont avait parlé sa mère ! Emmanuel, au milieu de son bonheur, en éprouvait parfois comme une sourde anxiété, que rien, cependant, ne justifiait dans les manières ou les actes de Giovanna.

Ce n'était pas sans une certaine répugnance qu'il se décidait à ce court séjour en ces lieux où naguère Flavio avait essayé de prendre dans ses détestables filets cette proie innocente. Il craignait de fâcheuses réminiscences chez Giovanna. Mais il eût été difficile de ne pas faire cette visite de convenance au père de sa femme.

Ils le trouvèrent dans le grand salon, pavé de mosaïque, où par cette journée un peu fraîche pétillait un feu de bois. Assis dans son fauteuil à haut dossier, il étendait sur un coussin sa jambe douloureuse. Il avait maigri encore, et vieilli, en ces quelques mois. L'accueil fait à sa fille et à son gendre, sans être chaleureux, témoignait d'un désir de cordialité. Pendant que Giovanna servait le thé, il interrogea Emmanuel sur leur installation à Antibes, sur les possibilités offertes

par la situation médicale qu'il venait d'acquérir. Tandis qu'il parlait, son regard s'attachait parfois sur la jeune femme, et Emmanuel croyait y revoir cette étrange expression d'angoisse mêlée d'une sorte de haine qui l'avait frappé, naguère, au cours d'une de ses visites à la villa Pavelli.

Giovanna vint à son père, posa sur une table près de lui une tasse de thé. Ce mouvement fit étinceler à son doigt le rubis de sa bague de fiançailles. Don Mario le regarda machinalement, puis se pencha, le visage tendu.

– Cette bague...

Sa voix avait une intonation un peu rauque...

– Elle est très belle, n'est-ce pas, mon père ? Ce rubis a appartenu à la mère d'Emmanuel, et il l'a fait monter pour moi.

– Non, pas celle-là... l'autre, le camée. Qui te l'a donnée ?

– C'est moi, dit Emmanuel. Je l'ai trouvée jolie et l'ai acquise pour l'offrir à Giovanna. Vous plaît-elle, mon père ?

– Je... non. Je ne l'aime pas.

Les lèvres sèches laissaient passer les mots avec quelque difficulté.

Giovanna parut surprise.

– Oh ! Vous qui avez tant de goût ! Je la trouve très belle et je ne la quitte pas.

Elle regardait le camée avec cet air de pensive complaisance qu'Emmanuel avait remarqué plus d'une fois. Comme si la bague jadis portée par sa mère créait entre elle et sa fille quelque mystérieux contact.

– Chacun son idée ! dit froidement don Mario.

Don Andréa entra à ce moment. Il était gai, tout heureux de ce séjour des jeunes époux à la villa. Justement, une tête de Minerve venait d'être découverte dans les fouilles, et il fallait qu'Emmanuel et Giovanna vissent la voir tout à l'heure.

– Nous changeons de tenue, nous défaisons nos valises et nous sommes à vous, cher oncle, dit Giovanna.

Elle aussi était gaie, semblait joyeuse de se retrouver ici. Elle fit à Emmanuel les honneurs de

la grande chambre lambrissée de chêne, ornée de quelques meubles datant de la Renaissance. Sur le très beau parquet marqueté étaient jetés de petits tapis turcs fanés. Dans un cadre ovale, au-dessus de la cheminée, une jeune femme aux traits secs paraissait considérer sans aménité les nouveaux époux.

– C'est ma grand-mère – dit Giovanna. Je ne l'ai pas connue. Mon père lui ressemble, n'est-ce pas ?

– En effet.

Pendant un instant, Giovanna considéra pensivement le portrait. Puis elle se tourna vers son mari debout près d'elle.

– Il paraît qu'il n'existe pas de photographie de ma mère. L'oncle Andréa m'a dit que mon père n'en avait jamais fait faire, et il m'a recommandé de ne pas lui en parler, parce que cela raviverait sa peine.

Après un instant de réflexion, elle ajouta, du même air pensif :

– Je ne l'aurais pas cru capable d'une telle

sensibilité.

Désireux d'éloigner ce sujet épineux, Emmanuel rappela à la jeune femme qu'ils ne devaient pas s'attarder s'ils voulaient être rentrés pour l'heure du dîner. Mais elle ne semblait pas pressée. Tandis qu'Emmanuel ouvrait les valises, elle s'assit devant la vieille poudreuse de marqueterie et se mit à peigner d'une main nonchalante les sombres bandeaux de ses cheveux. Sa physionomie avait une expression rêveuse, lointaine. Pensait-elle à cette mère inconnue dont on ne lui parlait jamais chez son père, et qu'elle croyait si amèrement regrettée de celui-ci qu'il ne pouvait supporter d'en voir évoquer le souvenir, même un portrait ?

Elle se leva tout à coup et vint à son mari.

– Si je mourais, me regretterais-tu comme cela, Emmanuel ?

Ses bras aux tons d'ambre pâle, frais et doux, entouraient le cou d'Emmanuel. Ses yeux considéraient avec une grave tendresse la physionomie tout à coup violemment émue.

– Vanna, ma bien-aimée...

Il la serrait contre lui, comme pour la défendre contre cette mort, qu'elle évoquait.

Elle pencha sa tête et l'appuya contre la ferme épaule.

– Oh ! je sais bien que tu ne m'oublieras pas, toi ! Toi, mon Emmanuel.

On entendait au-dehors, sur la terrasse, le pas de don Andréa qui allait et venait. Giovanna se redressa vivement. Le gai sourire entrouvrait de nouveau ses lèvres.

– L'oncle va s'impatienter. Dépêchons-nous !

Un quart d'heure plus tard, tous deux rejoignaient don Andréa. Ils s'en allèrent à travers les jardins en terrasses, que parfumaient les giroflées abondamment plantées par le vieux Giacomo. L'air avait une fraîcheur piquante, en cette fin d'après-midi. Sur le bleu pâli du ciel s'attardaient de clairs nuages gris. Le vieux jardin, avec ses parterres négligés, ses statues rongées de mousse, la sombre verdure de ses cyprès, avait à cette heure proche du crépuscule

un charme très mélancolique. Giovanna interrogeait son oncle sur les gens du pays, parlait du Père Salvatore, mort un mois auparavant, de Paolo Salvi, en ce moment à Milan. Cette dernière nouvelle réjouit Emmanuel. L'obligation de revoir son hôte de naguère le tourmentait secrètement, car le vieil homme ne manquerait pas de parler de son neveu. Or, il était déjà assez pénible que tout en ces lieux le rappelât, sans qu'au surplus son nom fût prononcé.

Parville n'avait pas fait part à Flavio de son mariage. Évidemment, il l'apprendrait un jour ou l'autre, mais il comprendrait alors – s'il ne s'en doutait déjà – que son cousin savait quel rôle il avait tenté de jouer près de la jeune comtesse Pavelli. Ainsi ne chercherait-il pas à se mettre de nouveau sur sa route. Du moins, Emmanuel essayait de se le persuader lorsqu'une vague inquiétude s'insinuait en lui au souvenir de l'homme sans scrupules lorsqu'il s'agissait de son plaisir.

Sur la colline, la villa romaine, exhumée, apparaissait dorée par un rayon du couchant fort

opportunément apparu entre deux nuages. Dans l'atrium, la tête de Minerve reposait sur l'autel des dieux lares récemment découvert, lui aussi. La douce lumière du jour déclinant éclairait les belles mosaïques, les fresques où Neptune et Amphitrite naviguaient sur un léger esquif, environnées de Néréides à demi sorties de l'onde. Giovanna souriante, heureuse, écoutait les explications de son vieil oncle dont la main ridée caressait amoureusement la tête casquée de la déesse. Elle était vêtue de blanc, avec une petite cape de soie couleur de cerise. Elle aimait les couleurs vives, mais les employait avec discrétion. Son teint ambré, ses cheveux noirs en étaient tout éclairés. Emmanuel écoutait à peine, occupé à la contempler. Qu'était-ce que la déesse de pierre au froid sourire, près de ce charme vivant ? Qu'étaient d'ailleurs toutes les femmes, d'aujourd'hui ou d'autrefois, près de sa bien-aimée ?

Sous la lueur dorée du couchant, la belle fresque marine semblait s'animer. Les sirènes s'ébattaient autour de la longue barque drapée de pourpre où siégeaient le dieu à la longue barbe et

sa compagne vêtue en patricienne romaine. Les trois d'entre elles surtout qui, au dire des connaisseurs, représentaient le chef-d'œuvre du peintre inconnu, donnaient ce soir l'impression d'être vivantes. Ce fut le mot de Giovanna, quand elle se détourna et les regarda.

– Oh ! elles vivent !

Il y avait comme une nuance de frayeur dans sa voix.

– Elles sont admirables ! dit don Andréa avec enthousiasme.

Giovanna resta silencieuse. Derrière elle, Emmanuel les regardait aussi. Ou plutôt il regardait celle, un peu à l'écart de ses compagnes, dont les yeux pleins d'une angoisse étrange, s'accordaient peu avec le sourire. Devant cet être dont le nom, depuis l'Antiquité, est synonyme de séduction, il songeait à Grazia, la douloureuse repentie, qui expiait pour elle, pour d'autres, les joies amères de la volupté.

– C'est terrible, de perdre des âmes...

Ces mots étaient murmurés par Giovanna, et

quand Emmanuel tourna les yeux vers elle, il vit ses lèvres un peu crispées, son regard triste et anxieux qu'elle semblait détacher avec peine de la fresque.

Emmanuel prit sa main et la glissa sous son bras.

– Rentrons, car l'air fraîchit et tu es peu couverte !

Don Andréa protesta :

– Mais il y a encore des choses intéressantes que je veux vous montrer...

– Demain, cher oncle. Il est trop tard ce soir.

Giovanna souriait au vieillard. Sourire un peu forcé, qui aussitôt fut effacé par un pli de mélancolie. Au bras de son mari, elle revint à travers les jardins où seul subsistait un reflet du couchant. Elle ne parlait pas, et Emmanuel la sentait songeuse, concentrée en quelque pensée terrible. De nouveau, l'angoisse le saisit à l'idée que le souvenir de Flavio la hantait. Dans ces allées étroites où ils étaient passés plus d'une fois en compagnie de don Andréa, indulgent et

heureux de voir sa chère Vanna recherchée par celui qu'il croyait susceptible de devenir son époux.

Peut-être les mots d'amour qu'il avait dû lui murmurer revenaient-ils à son souvenir ?

– Vanna !

Elle leva les yeux sur lui et il y vit une surprise un peu inquiète, causée sans doute par l'inflexion anxieuse de sa voix.

– Pourquoi es-tu triste ?

– Je suis triste ? Mais non...

Elle essayait de sourire. Penchant la tête vers son mari, elle dit avec ferveur :

– Je ne suis pas triste, parce que je t'aime.

Ils quittèrent la villa deux jours plus tard pour reprendre le chemin de France. Don Mario avait promis de les venir voir quand sa santé serait rétablie. Giovanna semblait satisfaite de regagner Antibes. Pendant son séjour à la demeure paternelle, Emmanuel avait revu plusieurs fois chez elle cette mélancolie qui l'inquiétait, et il nota avec quelque angoisse qu'elle n'était pas

montée au couvent franciscain. Craignait-elle donc de retrouver là un souvenir trop vif, d'entendre l'écho de la voix chantante si douce, qui disait les mots de passion dont Emmanuel avait saisi quelques-uns au passage ?

Il s'éloigna avec soulagement de ce pays que maintenant il détestait, parce que les sortilèges de Flavio semblaient y demeurer avec leur maléfique pouvoir.



Cet ouvrage est le 275<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.